

Hermann Iline

La France, (a)perçue par un Sibérien



**La France,
(a)perçue par un Sibérien**

Avant-Propos

C'est la part d'inconnu qui rend un objet aimable. Le meilleur amour s'adresse aux attraits cachés. Je ne regrette pas de ne pas être né en France ; trop de clarté et de certitude donnerait à mes aveux affectueux le méchant goût d'évidence. Je tiens à mes obscurs balbutiements et interjections, pour ne pas céder à la transparence et la précision du verbe. *Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire que je te choisis, France* – Hugo.

Le français n'étant que mon faux ami, un outil d'emprunt, tant d'écorchures de métèque seront visibles sur les mots habitués au polissage d'autochtones ! Mais la tentation est si grande d'épeler ma musique dans la langue de Montaigne, La Rochefoucauld, Chamfort, J.Joubert, Valéry.

Je revis le cauchemar des exercices poétiques de Rilke, s'aventurant dans les scansions françaises ou russes (sans parler de Casanova, Tchaadaev, Wilde et même de Nabokov ou G.Steiner, tous plus à l'aise avec le français que moi), ce ratage flagrant me met en garde. N'importe quel cornichon a le pressentiment de ce magnétisme intérieur qui oriente et débrouille les mots, même décousus, d'une langue maternelle. La maîtrise du clair-obscur n'est possible que si toute la gamme lumineuse est apprise déjà au berceau. Je ne peux, hélas, atteindre ni l'éclairage direct de J.Joubert, ni la lumière tamisée de Valéry, ni même l'étincelle soudaine de Cioran. Je suis condamné à

me contenter du *déclaratif* risquant ne déboucher sur rien de *procédural*. Que d'élans n'aurais-je cherché à greffer ou insuffler aux mots convalescents et qui, en retour, m'alarment par une réaction de rejet de corps étrangers !

Donc, aujourd'hui, - rendez-vous avec la langue française. Des germes et des gerbes de mots, voulus comme soupirs, râles ou murmures. Et la réception imprévisible ; même si l'on déjoue le sens et même le rythme, que de mélodies cassées, étouffées avant d'être amplifiées par la complicité langagière ! Toutefois, dans la vie, pas moins que dans les grammaires, je fus souvent obligé de jouer la carte de l'étranger et de l'exilé, exilé de plusieurs pays et langues. Je m'accommode de ne pas connaître les dernières volontés des mots dévoilées seulement aux vrais enfants du pays, je tente de deviner, je me contente de guetter, - ce qui aurait pu animer leur volonté première. La mort d'une civilisation, comme la mort d'un verbe, s'annoncent, paraît-il, par une dégénérescence de la grammaire présentant les mêmes symptômes, quel que soit l'empire sur le déclin. En revanche, dans la naissance au sein d'une langue, tout déchirement est exception, et tout gazouillement de nourrisson est idiomatique.

Étranger au pays de la servilité et du mensonge, étranger au pays de la liberté et de la vérité ; rêver d'une fraternité d'émotion, réfléchir sur une fraternité d'esprit, et ne pas trouver de frères. Personne n'a un regard semblable au mien – sur l'intelligence, sur le langage, sur la consolation, sur le goût, sur le Bien, sur la tragédie, sur l'extase. Vivre parmi seuls dissemblables – quelle mélancolie, quelle solitude planétaire. Ne pas glisser vers le dégoût et le mépris, telle est

ma tâche quotidienne. Pour le moment – réussie, car je porte tellement d'admiration pour l'invisible, mon seul aliment spirituel.

Mes mots portent les stigmates de leur première croix, plantée en Russie, au temps de ma jeunesse. J'ai beau traiter les écorchures françaises, les organes déficients ajoutent à la bile - de l'encre trouble. Il paraît que le mot est français, s'il est clair ; or, le mot n'acquiert sa russitude que s'il renonce à ses attaches visibles.

Face aux Russes, je me comporte en mollasson démocrate, sage et prude ; avec les Français, je frôle le liberticide, fanatique et violent. Hypocrisie ? Ambivalence ? Protéiforme, sans fond véritable ? Et je ne sais même pas, où je suis plus près de ma vérité.

Que peut-on attendre de l'injection, au beau milieu de Paris, d'un enfer russe (*ad - ađ - en russe*) ? - Par-ad-is : *Ajoutez deux lettres à Paris : c'est le paradis* - J.Renard. Paris, une fête, qui ne me quitte plus (*a moveable feast* - Hemingway - un abject récit, qui avait charmé mon adolescence).

Sans m'être enraciné dans le français, j'en réclamai des fleurs ; ce que se permit ma compatriote, comtesse de Ségur, m'était interdit. L'arbre français me répondit par le silence de ses ramages ; je dus lui inventer un souffle, pour que mes feuilles bruissent. *Dans une langue d'emprunt, les mots existent non en vous mais hors de vous* - Cioran. Sans entendre la musique à ses nœuds, accords des mots justes, je dus confier mon visage aux couleurs de ses mots troubles, juchés près de la cime ; mais je n'envie pas ceux qui, à l'inverse, peuvent dire : *Je ne*

suis que parole, il me faut un visage - Jabès. Je vise l'octopus profond, c'est l'occiput superficiel qui émerge. Je dois me résigner à n'être connu que par l'extérieur, puisque *l'intérieur de l'homme se révèle par la musique de sa parole* - Boehme - *das Innerliche arbeitet stets zur Offenbarung durch den Schall des Worts*.

La naissance de cet opuscule ne provient pas d'un prurit littéraire, qui n'est toujours que socioculturel et donc germe d'une gravité dérisoire. Mon but est ironique et, pour l'atteindre, il me faut des moyens graves (comme pour se mesurer avec un but grave rien de plus efficace que d'ironiques et vivifiants moyens). Ne m'attacher ni à une époque ni à une latitude. Le français a évincé le russe, celui-ci se prêtant mieux au gémissement qu'au chant. J'ai un vague et gratifiant pressentiment que les images que je vais effleurer ne devraient pas avoir moins de prise sur une île déserte que dans un salon parisien ou dans une cuisine moscovite (c'est cela, l'ironie, - ignorer les calendriers et les méridiens). Le plus souvent, ces images ne s'associent pas avec des objets palpables, elles sont plus présentes - aux yeux avides de ce qui est immobile - que ce qui est, mais pour l'homme d'aujourd'hui ou, pis encore, de demain, elles ne prennent pas forme, elles ne sont pas.

Le mot russe a la liberté du latin, l'élasticité de l'italien, l'imprévisibilité de l'allemand. Il rend bien les états d'âme, mais s'empêtre dans les abstractions. L'antithèse du français. Mon écrit est une tentative contre nature : un état d'âme, qui veut remplir le mot tout entier. L'ambition démesurée, mais la seule, qui justifie ma prise de plume.

Dans les genres qui réclament le laconisme, telle, précisément, l'aphoristique, l'allemand se noie dans une interminable logorrhée, purement verbale. L'allemand est porté sur l'enchaînement, là où le français cherche l'arrêt le plus élégant et bref.

Avant d'adopter, en français, le ton funèbre et le style salonnard, [Cioran](#) produisit un beau chant du cygne à sa langue maternelle, dans son plus rigoureux et le plus beau livre – *de la France* ! Passé complètement inaperçu, il dépasse pourtant Germaine de Staël (*de l'Allemagne*) en profondeur et Astolphe de Custine (*la Russie en 1839*) en culture.

La même distance me sépare des Russes, des Allemands, des Français. Et non pas à cause de leurs servilité, discipline ou mesquinerie, mais à cause de mon incapacité de m'enivrer comme un Russe, de pleurer comme un Allemand, de sourire comme un Français. Le goût d'exil entretient ces saines distances.

Russe, avec les romanciers et compositeurs russes ; Allemand, avec les poètes et philosophes allemands ; Français, avec les penseurs et architectes français, - je n'en revendique néanmoins aucune nationalité ; au sein des peuples, je me sens chez moi avec une chanson populaire russe, avec l'étudiant allemand, avec le cuisinier français.

Mes états d'âme : en Scythie, l'apathie devant la fétide résignation d'esclaves ; en France, l'indifférence devant l'insipide

révolte de maîtres. Je cultive la résignation du haut maître sachant, que toute révolte nourrit en lui - un esclave profond.

Cet éditeur parisien, dans sa rebuffade, condescend à me faire voir ma place : *nous ne publions que les meilleurs*. En Russie, ils se seraient contentés de me rediriger vers un *hôpital* psychiatrique correctionnel, ce qui ferait reverdir davantage ma *plume*. En France, quand je vois le crétinisme de mes *supérieurs du créneau*, la *rage* d'un amour-propre en feu m'asphyxie et la *plume* me tombe des mains.

C'est dans la jungle latino-américaine, en vue d'un combat réel pour la liberté obscure mais enivrante, que [R.Debray](#) ressentit l'exaltation la plus forte de sa vie. Mes exaltations, à moi, provenaient surtout des rêves abstraits ; quand à la liberté, je ne l'appréciais que concrète, je la découvrais, enivré, au moment de mettre les pieds sur le sol français et de me débarrasser du lourd dégoût pour le réel et d'en apprendre le goût léger. [R.Debray](#) voulut réconcilier la logique de la pensée avec celle de l'acte, le but que j'ai toujours considéré comme irréalisable et trompeur ; [R.Debray](#) souffre d'une nostalgie passéiste ; je me réjouis de ma mélancolie atemporelle. Mais que vaut mon harmonie imaginaire à côté de ses mélodies bien réelles !

Je dois évoquer deux personnages, deux héros de l'Histoire française, condamnés, tous les deux, à la peine de mort, le premier par les nazis, le second par une junte latino-américaine, tous les deux sauvés miraculeusement. Grâce au premier, Président du groupe d'amitié franco-soviétique au Sénat, j'ai mis les pieds en France, dans ce pays que j'aimais déjà. Grâce au second, révolutionnaire, première

plume de France, j'ai pu vivre la réalité de l'esprit à la française, dont je ne pouvais, auparavant, que rêver. Ils s'appellent J.-L.Vigier et [R.Debray](#).

Le goujat-esclave, le bureaucrate moscove, me poursuit de sa hargne, à cause de mon regard absent, ce qui n'empêchait pas mon verbe secret de respirer. Le goujat-maître, l'éditeur parisien, accueille mon verbe libre avec une indifférence, qui brouille de rage mon regard, dont personne n'a cure. Garde l'honneur de la braise, plus durable que l'honneur de la cimaise.

Mon sens de l'universalité : je suis sur ma planète, quand je suis avec un poète de Moscou, avec un étudiant de Marbourg, avec un *félibre* de Provence, avec un pape d'Athos, avec un *lazzarone* de Naples, avec une *guapa* d'Estrémadure. Plus je monte vers Bruxelles, Hong Kong ou New York, plus je me sens extraterrestre.

Réfugié à Stanford, un philosophe français, pour prouver la suprématie de la culture américaine sur la barbarie française, cite l'organisation des services de chariots dans les aéroports, le comportement des automobilistes aux carrefours, le règlement d'achats aux caisses de supermarchés. Et le *Citations' Index* est aussi probant. Le nom du barbare moderne est connu – robot.

La pire des choses, qui attend l'Europe, c'est l'entente finale entre Américains et Chinois, entre un idéal minable et l'absence d'idéal, entre la triste incompréhension américaine, face à la culture européenne, et, ces temps derniers, la stupéfiante pénétration

chinoise de l'opéra italien, de la dramaturgie russe, de la philosophie allemande, du roman français, pénétration mécanique. La détresse d'une ardeur vivante, dominée par une froide technique, c'est ce que nous allons vivre.

Une nation est définie par son corps, son esprit, son âme, c'est à dire – par sa société, sa civilisation, sa culture. Je me sens étranger dans la société russe (à cause de sa grossièreté et sa servilité) et dans la société française (à cause de sa mesquinerie et sa sensibilité atavique). La littérature, la musique, le théâtre russes me sont aussi proches que la philosophie allemande ou la littérature française. Enfin, la civilisation, c'est à dire les libertés, l'État, la justice, m'attachent à la France beaucoup plus qu'à la Russie.

De mes trois patries adoptives - *unheimliche Heimaten* (Freud) - il ne me reste que trois exils sans issue, trois nostalgies sans partage : poésie allemande, âme russe, esprit français. *Mal du pays sans pays* - Nietzsche - *Heimweh ohne Heim*. Il m'arrive de regretter de ne pas être Juif, comme Celan ou G.Steiner, pour me recroqueviller dans une neutralité distante.

Trois tribus me prirent pour sien, car je fus admiratif devant l'esprit universel français, soulevé par le cœur solitaire allemand, ému par l'âme fraternelle russe.

Pouchkine, par ses caresses, me fait sentir Russe ; Rilke, par ses noblesses, me place chez les Allemands ; Valéry, par ses finesses, me fait reconnaître Français. Et, soudain, je me rends compte, qu'ils sont,

tous, - poètes ! Étranger à tous les clans, je ne suis fidèle à mon soi, solitaire et vrai, qu'au milieu – virtuel ou réel - des poètes !

En politique, comme en culture, je suis mauvais citoyen et mauvais contemporain. Je salue le débat sur l'identité nationale, mais je sais, que, d'après les critères courants, je suis mauvais Russe, mauvais Allemand et mauvais Français. Ce qui me console, c'est que je me retrouverais dans la même catégorie que Pouchkine, [Nietzsche](#) et [Valéry](#).

La France m'apporte des lumières, l'Allemagne m'apprend à disposer des ombres, mais les objets à projeter proviennent de mon enfance russe. Les imagos, transformées en images.

La Russie est trop pleine d'une vie sans forme ; je me réjouis chaque fois qu'elle se tourne vers les autres pour se manifester. La France brille par un vide vital, que ne façonnent que les délicats ; je me récrie plus que le Français *souchien* contre ses emprunts au communisme russe, à l'ordre allemand ou à la puissance américaine.

L'Asie s'engouffrait par la fenêtre de mon isba natale ; l'Europe s'invitait sur les pages de mes livres ; depuis que je ne suis plus en Russie, deux continents s'ajoutèrent à mes cartes : en Allemagne je découvris l'Amérique et en France – l'Afrique.

Dans la forêt sibérienne, au métro moscovite, sur les boulevards parisiens, sur les routes européennes ou américaines - je me sens le

même, je porte le même regard, et mes yeux n'en sont que des témoins passifs.

Avec mon potentiel de transfuge vers patries éphémères et de renégat de causes gagnantes, j'aurais dû naître Britannique ; aucun autre pays ne dispose d'autant d'exilés intérieurs : [Shakespeare](#) - Romain, Byron - Allemand, Lawrence d'Arabie - Oriental, Wilde - Français, Philby-Wittgenstein – Russes.

Ruines et arbre - deux meilleurs dépositaires de nos créations : *France, je remplis de ton nom les antres et les bois* - Du Bellay.

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

Mon français écorché fera sourire plus d'un lecteur indifférent, ce qui m'arrange : l'un des buts de ce livre étant de me rire de mes propres écorchures.

Si ma langue est si souvent *rompue*, c'est peut-être que je tente trop lourdement de la *ployer* (Montaigne).

Je ne songe pas à m'annexer le français, j'en suis un hôte discret, et son confort nocturne hérissé mes rêves mieux, que son hospitalité diurne ne les calme.

Le français ne sera jamais, hélas, mon complice. Nous sommes tels sages conspirateurs, qui ignorons tout l'un de l'autre, de sorte que toute trahison, sous la torture, ne serait qu'un faux témoignage.

Je perçois deux faiblesses de mes écrits – l'une, reconnue par moi-même, et l'autre, que remarqueront mes contemporains : la première - les défauts du style, dus à mon français emprunté et forcément bancal par ci par là, et la seconde - l'absence de références concrètes à l'actualité, qui obsède tout le monde. Je me console avec Cervantès, qui trouvait son ouvrage : *manquant de style, dépourvu de jugements - menguada de estilo y falta de sentencias*.

En français, le débordement, en tant que mode d'expression, m'est interdit ; je dois me contenter de la fontaine. Des ambitieux parent la leur d'écriteaux alarmants ou rassurants, *Poison* ou *Eau potable*, je ne promets qu'une bonne *soif près de la fontaine*.

J'use de mon français, comme j'use de mon algèbre ; des Bourbaki littéraires relèveront des bizarreries dans la notation de mes opérandes, mais ils devront s'incliner devant mes opérateurs aux singularités mieux dessinées que les leurs.

En Russie, dans ce pays du bavardage servile, l'État mouchard chercha à me choraliser, mais je gardais ma solitude, taciturne et secrète ; en France, dans ce pays de la conversation libre, on se moque des solitaires, monologiques et marginaux. J'y devins, respectivement, – misérable malheureux ou misérable heureux, mais

dans les deux cas - misérable. Une tragédie omniprésente, une tragédie absente – impossible de faire comprendre aux autres ce qu'est une tragédie du rêve personnel et évanescent.

Un bel écrit s'appuie davantage sur la représentation (où se logent les métaphores et s'éploie l'intelligence) que sur la langue (cette matière première et première contrainte). C'est pourquoi écrire en français est, pour moi, un exercice passionnant : ni des incantations ni des prières ni des exorcismes n'y surgissent jamais tout seules ; je dois rendre les soupirs dans un langage à jouir.

Il est bien des lieux, où ne peut aller mon français ; je suis forcé d'y inventer du gascon. Je devine l'étendue de mes gasconnades involontaires, dont doit se gausser le bon français.

Un écrit parfait se conçoit à deux : par un talent, excité par la langue consentante et entreprenante. C'est de la procréation. Et c'est avec un brin de chagrin ironique et frustré que je me dis astreint à une simple création, puisque la langue française reste de marbre, face à mes avances désespérées.

Une ivresse du regard débouchant sur une glossolalie miraculeuse - tel fut le but insensé de ce livre. Mais le vrai regard, comme le vrai verbe, ne peut naître que dans un dialogue. La langue doit me dévisager et me parler, en anticipant, et m'apporter sa dose de foi et de griserie. La ventriloquence, c'est à dire la création à mon insu, doit avoir sa place, dans la peinture de mes passions. Sans mystifier le cerveau ni démystifier l'âme. Le français resta un grand

muet, et dans mon délire, aucun autochtone du pays du rêve ne reconnu son idiome natal.

Je me sens minable, pour ne pas dire ridicule, avec ma langue et ma morgue, que n'apprécierait peut-être qu'un duc de La Rochefoucauld, - je lis le récit d'un Parisien de bonne souche (S.Tesson), reclus, en plein hiver, dans une cabane de la taïga sibérienne, et où je retrouve tout le décor sauvage de mon enfance. Un chiasme vertigineux ! Jusqu'à ses calembours (qu'il fait passer pour aphorismes), qui sont si désespérément plats... Il me reste à *découvrir une autre Sibérie, pour y expédier l'initiateur de réévaluations de valeurs* - Nietzsche - *ein Sibirien zu erfinden, um den Urheber der Wert-Tentative dorthin zu senden.*

En venant en France, le Russe veut voir partout des d'Artagnan, ne voit que des consommateurs et se met à se lamenter sur la disparition d'un monde de rêves. Le Français se rend en Russie, pour s'ébahir devant des fous de Dieu, de vodka, de caviar ou de musique tzigane, tombe sur des fonctionnaires véreux et finit par n'y voir que la poubelle du monde. Les lucides des deux camps comprennent que le charme recherché le doit à l'inexistence de l'objet qui les intrigue, ce qui redouble leur sympathie.

Je n'habite pas la maison du français, je la hante. Y avoir croisé beaucoup de fantômes contribua à ma vision de mon soi inconnu, que j'y convoque, aux heures astrales. Il n'y est jamais ni propriétaire ni locataire, mais sursitaire, que le premier rayon auroral chasse. Je ne sais pas qui, la langue ou le soi inconnu, détermine ou seulement

colorie le style architectural de l'autre – forteresse ou ruines ? Chez les autochtones, ils se confondent : *Plus je me hante, moins je m'entends* - Montaigne.

De cet arbre, je volerais de mes blessures. Du Pont Mirabeau, où il n'y a pas de confluent appelé Oka. En cyrillique, je survole la Seine et le Rhin – P.Celan - *Von diesem Baum, er flügge von Wunden, - vom Pont Mirabeau, wo die Oka nicht mitfließt. Kyrillisches ritt ich über die Seine, ritts übern Rhein.* Je suis si près de cet arbre, de ces blessures, de ces vols et de ces lettres.

Un écrit est bâti en trois couches : les mots, les tons, les idées. Les deux premières doivent en reconstituer la musique, tout échec dévalorisant les idées. Tout défaut d'une couche inférieure se répercute, fatalement, sur la qualité des suivantes. Le français restant muet, je suis privé d'outil dialogique, indispensable, et me vautre dans un monologue irresponsable.

Les auteurs tragiques grecs et latins s'adressaient aux héros tourmentés ou aux dieux capricieux (trop de *grandes* malchances), [Shakespeare](#) – à lui-même (trop de *grandes* malveillances), les Espagnols et les Français – aux courtisans (trop de *grandes* minauderies), Tchékhov – au seul personnage vraiment tragique, par la *hauteur* de sa souffrance, - à l'homme sensible, blessé, solitaire, inspirant une pitié ou une compassion.

Du quadriparti, attaché à la France par [R.Debray](#), – élégance, souffrance, enfance, romance – je ne garderais que l'élégance. La

souffrance se marie difficilement avec la légèreté ; l'enfant est un personnage délaissé et occulté partout en Europe ; toute la romance française découle directement de la légère élégance. Et l'enfance romancée est connue même de la progéniture des bagnes.

La France est le pays où l'écart entre ses mythes et sa réalité est le plus mince. *La France est une princesse de légende* - de Gaulle. Souvent, on en tombe amoureux, sans savoir si l'on aime les images inventées ou les choses indubitables. Mais ignorer la raison d'un amour est signe d'un amour authentique. *Le peuple français est presque ce qu'il pense vraiment de lui-même* - Tolstoï - *Французский народ почти такой, каким он сам себя считает.*

Le goût de la liberté, en France, permet de faire cohabiter ce qui est incompatible ailleurs : la magnificence y côtoie la grâce, l'élégance accompagne l'étendue, la puissance fait appel à la délicatesse.

Aucun Russe n'apprécia à sa juste valeur la liberté française comme Tolstoï : *Une jouissance de cette liberté dont je n'avais aucune notion en Russie* - *Наслажденья свободой, о которой я в России не имел даже понятия.*

Les nations se différencient, surtout, selon leur perception de la liberté ; en revanche, la part des péchés ou des vices est, à peu près, la même chez tous. Les démagogues pensent le contraire : La Française – hypocrisie et débauche ; la Russe – monde des principes, de perfectionnement, d'abnégation - Tourgueniev – *Французженка* -

ханжество и разврат ; русская - мир принципов, самоусовершенствования и самоотречения.

En songeant aux conditions les meilleures pour une écriture, au ton et à la pénétration, dont je rêve, je jalouse les destins antithétiques de ceux qu'enviaient Tolstoï ou Cioran - ceux des bagnards ou des persécutés - et pour un objectif inverse au leur - plus d'authenticité et d'humilité. Je jalouse J.Joubert ou H.-F.Amiel, leurs salons parisiens et leurs chaires helvètes, où la bile et la peine attestent une totale et orgueilleuse invention.

Notre pays doit viser haut et se tenir droit - de Gaulle. C'est pour cela qu'il a si peu de bons philosophes, qui, dans leur hauteur immuable, préfèrent la position couchée, cherchent l'intensité des cordes et méprisent les flèches, décochées vers des cibles, toujours basses.

C'est en France que la théorie se rapproche le plus de la pratique ; là où les autres se bercent des illusions idylliques de la fraternité, les Français souffrent de la désillusion avérée de la liberté.

S'endormir dans le réel, pour mieux chanter l'idéal, philosophiquement profond ou poétiquement haut, mais *l'être français ne donne pas le vertige, mais il est assez allant pour qu'on ne s'endorme pas* – R.Debray.

Le contenu des émotions humaines doit être le même sur toutes les latitudes, mais leur mise en forme demande du talent et de la

noblesse. *En France, les sentiments ne survivent qu'en tant que formes* – Kundera.

Beethoven, à juste titre, voit dans Bach (*ruisseau*, en allemand) un océan. Mais je n'arrive pas à associer l'esprit français à l'océan. *La France me fait sentir l'eau vive de la rivière, par opposition à l'océan* - R.Debray.

Tout solitaire, en écrivant, s'adresse, inévitablement, à un interlocuteur, même si celui-ci reste muet. Ou bien tu accables d'invectives les hommes ingrats, ou bien tu cherches de l'inspiration auprès d'un personnage éphémère, que tu appelleras Dieu ou ton soi inconnu. Loin de l'introspection mystique, mécréant, l'écrivain français solitaire entretient une conversation de salon.

Tant de faux solitaires traversent des océans ou escaladent des falaises, sans se séparer, au fond d'eux-mêmes, de la réalité commune. Les vrais solitaires, obsédés par leurs rêves secrets, je les croisai à Moscou et à Paris.

À Moscou, on geint ou murmure. Paris, *quand il ne gronde pas, il rit* - Hugo.

La solitude dans le réel ou dans l'imaginaire : en Russie, tant de folies, de mensonges, d'aberrations n'empêchaient pas mon rêve de se sentir parmi les siens ; en France, une culture délicate, une liberté respectée, une dignité spontanée rendaient ma réalité pleine de

sérénité. En Russie – une horrible solitude dans le réel ; en France – une triste solitude dans l’imaginaire.

Sans être né à Moscou, j’étais Moscovite ; je suis Parisien, car j’y suis rené.

Mes patries s’appellent beauté, musique, noblesse, honte, ironie, élégance, intelligence ; une combinaison de ces repères s’appellera, en fonction de mes états d’âme, - Russie, Allemagne, France. Le solitaire ne trahit aucune de ses patries. Le grégaire les trahit toutes et n’aime aucune. *Tout étranger installé sur notre territoire, alors même qu’il croit nous chérir, hait naturellement la France Éternelle, notre tradition qu’il ne possède pas, qu’il ne peut comprendre* – G.Bernanos.

Étant tricard des terres et des cieux, je ne peux ni dresser un ciel russe (son âme) sur une terre française (sa douceur), ni amener sur la terre russe (sa souffrance) un peu de ciel français (son esprit).

Pour guérir leur mal national, le Russe n’a besoin que de la pathologie, l’Allemand – de l’homéopathie, le Français – de la thérapie.

Être contemporain, c’est tirer les conséquences de la disparition des individus et joindre sa voix aux chorales. Cette douteuse qualité, attribuée par mon ami [R.Debray](#) à [Hugo](#), son écrivain français préféré, lui fait préférer celui-ci à Stendhal, le chantre du *tout-à-l’égo*. L’âge apprécie les rites collectifs ; la jeunesse s’accroche aux mythes électifs.

Ma solitude, à Moscou, s'épanouissait la nuit, dans l'Anneau des boulevards ; à Paris, elle s'animait, en plein jour, à Saint-Germain. La province est un lieu où la solitude est absurde. *Paris est une solitude peuplée. Une ville de province est un désert sans solitude* – F.Mauriac.

J'étais tellement habitué à être seul en Russie, que je ne me rendais pas compte que, une fois installé en Europe, je continuais de l'être. Dans les deux cas, c'était un bienfait plutôt qu'une gêne.

Dans aucun pays je n'ai planté *mes* racines ; mais il y en a eu trois, où je me réfugiais dans *leurs* canopées.

En lisant ce qui suit, on pourra bien saisir le gouffre entre les exigences des plumes russes et française : ce n'est pas avec J.Joubert, écrivant dans le même genre rhapsodique, que je comparerais mon exercice, mais avec les *Mémoires d'outre-tombe*, dans lesquels l'auteur, ami de J.Joubert, expose les faits bien ordonnés de sa vie réelle, tandis que chez moi vous ne trouverez que des états d'âme désordonnés, des rêves. Mais nous partageons notre *enthousiasme dépressif*.

Avec cet opuscule, moi, Sibérien, je défie Hegel : *Jetons dehors la Sibérie ; nous n'avons rien à partager avec elle, car elle se trouve hors de l'Histoire - Sibirien ist wegzuschneiden. Sie geht uns überhaupt nichts an, weil sie außerhalb der Geschichte liegt.*

Je ne suis pas dupe, l'aphorisme, genre autrefois aristocratique, n'attire aujourd'hui que des plébéiens, prêtant plus d'attention à l'actualité qu'à ce qui échappe aux actes des hommes. Ce livre est un ennemi de la gazette. Je n'ai aucune envie d'étaler ma biographie en mettant en relief des recoins rugueux et exotiques. La seule curiosité que j'accueillerais volontiers serait celle pour mon ton, non pour mes raisons. Mes expériences - le langage mathématique, la mathématique du langage, l'art intellectuel, l'intelligence artificielle, la plume qui me trahit, l'ordinateur qui me ressemble - n'apportèrent rien au choix de mes vocables. Que j'aie connu les pires misères, subi les pires humiliations au pays marqué par la grandeur du malheur - tout s'efface devant le bonheur de sentir le souffle d'une vie inaboutie animer un livre achevé, adressé au pays où même le bonheur est grand.

Langue française, accueille-moi dans ta sonorité lointaine et ta prometteuse étrangeté ; moi l'intrus de ton espace d'intuition dont ne s'est jamais nourrie mon enfance, écoulée à dix mille kilomètres de Paris. Depuis des années, je te fréquente, toi, lieu statufié que je me plais de prendre pour une noble ruine. Car aucun réflexe d'images ne cimenter tes murs, aucun courant spontané de mots ne m'amène une viabilité décente et aucune épreuve d'impression ne consolide ton toit troué devant le bon scintillement des étoiles moqueuses, suspendues au-dessus des demeures plus durables.

La Langue

Trois langues tapissent ma conscience : le russe (langue maternelle), l'allemand (première langue étrangère, apprise dans ma première enfance), le français (la sixième dans ma liste). Les points communs entre le russe et l'allemand – les transformations illogiques du sens, créées par des préfixes ; entre le russe et le français – la musicalité, la domination des voyelles ; entre l'allemand et le français – les temps grammaticaux, les articles. Les particularités exclusives : le russe - l'ordre des mots aussi libre qu'en latin ; l'allemand – les noms agglutinés ; le français – l'absence de l'accent lexical.

Écrire en une langue étrangère, c'est défier l'usage, jusqu'à l'absurdité ou le ridicule ; c'est déformer les rapports entre les couleurs, les tonalités, les intonations voulues et exprimées. Peu de chances de ne formuler que des hérésies conscientes. *Les langues, comme les religions, vivent d'hérésies* - Unamuno - *Las lenguas, como las religiones, viven de herejías*.

En français et en russe, la *pensée* (мысль) est au féminin, elle est en attente du *mot*, qui la pénètre. En allemand (*der Gedanke*) et en italien (*il pensiero*), elle se masculinise en vue d'inséminer le mot efféminé (*la parola*) ou neutre (*das Wort*). En tout cas, une relation érotique, hétérosexuelle, entre la passion et la pulsion, entre la source sacrificielle et le fleuve fidèle, entre la création et sa muse, partout, est

nette, qu'il s'agisse de la littérature, de la noblesse ou des voluptés charnelles.

Bonheur, liberté, amour - en français, ces mots feraient penser à une plage des tropiques ; en allemand - à un archipel métaphysique ; en russe - à une île déserte.

Créer, en français, c'est tout simplement *interpréter*, dans les deux sens : musical et logique. L'acte de traduction, qui affiche ses lettres de noblesse.

Définir fait partie d'*écrire* ; plus grande est sa part, plus intelligente, en général, est la plume. Une raison de plus de soupçonner la France d'être la patrie de l'esprit ; dans quel autre pays, pour savoir ce qu'est *voir, entendre, sentir*, consulterait-on un dictionnaire ?

La bizarrerie du français fait, que le même mot - la honte - s'applique à Ève et à Judas, à la volupté naissante et à un bien à l'agonie ; la honte entretient le besoin d'aimer et le besoin d'être bon ; elle pointe des lieux d'un fragile bonheur : *Le besoin d'aimer - suprême Bien et félicité suprême* – Kierkegaard.

Une aberration du français (comme de l'anglais et de l'allemand) : savoir signifiant tantôt maîtriser et tantôt ne pas ignorer - quand on sait aimer, on n'aime pas, puisque aimer, c'est ne pas savoir. *Si tu aimes, tu ne sais plus ; et si tu sais, tu n'aimes plus* - Publilius - *Cum ames non sapias, aut cum sapias, non ames*. D'autres exemples, chez Pascal : le

cœur et ses raisons, que la raison ignore, ou, chez Sartre : des tenants du monde sans conscience ou des fanatiques de la conscience sans monde... Il n'y a pas de contradiction entre être artiste de son amour et avoir une tête sans droit au chapitre.

Au sujet du Bien et du mal, qui le rasaient passablement, un philosophe *professionnel* français n'eut d'autre exemple à formuler que : j'ai *bien* mangé et j'ai *mal* à la tête. Comment bâtir, en français, une éthique ?

Chez les Grecs et les Russes, le beau et le bon se fusionnent aussi étroitement que, chez les Romains et les Français - le beau et le vrai (le compromis entre les deux serait une philocalie, l'union des trois). Le mot de [Dostoïevsky](#) : *Le monde sera sauvé par la beauté* - *Красотою спасётся мир* - mènera les premiers vers la bonté et les seconds - vers la vérité : *Ce qui s'y présenta comme une beauté s'avérera vite une vérité* - Schiller - *Was wir als Schönheit hier empfunden wird bald als Wahrheit uns entgegengehn*. C'est d'autant plus frappant que la seule beauté, d'après [Dostoïevsky](#), c'est le Christ, celui même qui disait être la Vérité !

Le concept central, dans notre machine extra-langagière, est l'identité (l'Un, la durée, avec ses débordements phénoménologiques : se manifester, communiquer, ou épistémologiques : savoir, penser, ou ontologiques : être, exister). Aucune langue ne le couvre - on ne peut philosopher que grâce aux lacunes du verbe être. Curieusement, le français, avec *même* - tandis qu'on a *same* et *self*, *derselbe* et *selbst*,

mom же et *сам* - ne distingue pas l'identité des objets aux références différentes (mêmeté) de l'identité avec l'acteur d'un scénario (ipséité).

Un mot-gigogne, qui empêche le Français d'avoir des rapports plus abstraits avec la morale - le mal ; en français, ce mot désigne aussi une douleur, le sens que n'ont ni *evil* ni *Übel* ni *зло*.

De l'influence néfaste de la langue sur l'éveil du sens moral : en français, il n'y a pas de mots non ambigus, pour désigner le Bien et le mal. *Bien manger* et *avoir mal aux dents* occultent ce que voient si nettement Allemands et Russes.

La terrible clarté du français : *Gelassenheit* et *Abgeschiedenheit* (Maître Eckhart) sont de pures *métaphores* invitant l'intuition ; *délaissement* et *détachement* sont des concepts d'une effroyable précision, produisant des formules. De même pour *Abbau* (Heidegger) et *déconstruction*. *Le français : l'heure sans écho-rappel, l'allemand - plutôt le rappel que l'heure (l'appel) - Tsvétaeva - Französisch : Uhr ohne Nachklang, deutsch - mehr Nachklang als Uhr (Schlag)*.

Sans rien partager avec une personne, on peut éprouver pour elle de la *pitié*. Mais le *Mitleid* (ou le *сострадание*) suppose une participation empathique, d'où sa mauvaise réputation auprès du Teuton hautain et sa gloire aux yeux humbles du moujik.

Dans la proposition *Je pense*, la variable *Je* (en français elle est explicite, en latin, espagnol ou italien elle est implicite) devra s'unifier avant le prédicat *penser* (et même avant les prédicats *souffrir*, *craindre*

ou *désirer*, beaucoup plus près de l'essence que *penser*), et donc la question de son existence se posera avant qu'on s'occupe de *penser*. Je s'unifiant avec une instance d'être *humain*, muni du prédicat *penser*, il serait donc plus raisonnable de dire : *je suis, donc je pense*. Ce qui paraît naïf est pourtant plus que raisonnable. Toutefois, ici, il s'agit de représentations *fixes*, ce que n'est pas le cas chez Descartes, qui cherche des représentations à fixer.

Domage qu'on ne puisse pas dire, en français, - *l'âme de l'esprit*, comme en anglais – *the soul of wit*, puisque l'âme n'est qu'un attribut d'un esprit, qui se laisse s'émouvoir. Dans l'écrit, on en apprécie la concision, mais sa fortune, en revanche, est dans le volume. Il n'y a qu'à visiter les bibliothèques !

L'étrange confusion, dans les *pourquoi* français, anglais, russe, italien, entre la raison et le but d'une action. L'allemand (*warum, worum*) y remédie légèrement, seul l'espagnol (*porque, porqué*) le tranche.

Le tournant linguistique du siècle dernier s'expliquerait par la lecture à la lettre de l'acte de perception, dans des langues européennes. En allemand, *wahrnehmen*, *percevoir* ou *prendre pour vrai*, pousse à la phénoménologie ; en français (par faux rapprochement avec *percer*) - à la pénétration ; en russe (*восприятие* - *prendre de haut*) à une prise de hauteur.

L'ambivalence du mot *hôte*, en français, est parmi les mieux réussies : être *maître* ou *intrus*, au choix. Il semblerait que *xénos* offrit la même liberté.

Les sorts inégaux du *mot* : en français, il s'associe avec l'esprit ; en russe - avec le Verbe ; en anglais, il sert de refuge à l'inaction d'Hamlet ; en allemand, étant multiplié, il peut bifurquer soit vers le dictionnaire, *Wörter*, soit vers le Verbe, *Worte*.

Pauvreté lexicale au service de l'imaginaire : *corde*, en français, s'appliquant au violon, à l'arc et au suicidaire. Après tout attouchement je peux y étendre mes ailes mouillées.

À quel point le Français se laisse guider par le mot et non pas par le concept, on peut le voir à l'exemple aberrant de ce colloque philosophique dédié à l'*engagement* (de l'idée - à l'acte) et à la *sagesse* (intelligence dans l'action), et auquel on invite un général, pour parler d'engagement (*contrat* avec l'Armée et *contact* avec l'ennemi), et un pédiatre, pour expliquer pourquoi le même doit être *sage*.

On traduit, mécaniquement, *Aufklärung* par *siècle des Lumières*. Mais la *Aufklärung* (courant humaniste, populaire et chaud) gît en ruines, au milieu des machines, tandis que les Lumières (règne de la raison, froide et élitiste) triomphent à tout bout de champ, dans les têtes de loups. L'Allemand y hérite de la tragédie grecque, et le Français - du droit romain.

L'ambiguïté du mot *modèle* : *source* ou *reflet* ; à comparer avec les clairs et expressifs *Vorbild* et *Nachbild* (les deux se retrouvant dans *Urbild*).

Prôner l'*an-archie* des choses, pas de prééminences, et la *pan-archie* des rêves, que des éminences. Vivre de l'éternel retour (ressasser) de l'autre verbe palindrome français - *rêver* !

L'ambiguïté du verbe français *réfléchir* - refléter ou raisonner, représenter ou interpréter - fait, que la *barbarie de la réflexion* de G.B.Vico (*la barbaria della riflessione*) s'appliquerait aussi bien à sa topique qu'à la critique *cartésienne*.

En français, l'accent tonique n'est que syntagmatique, tandis que dans d'autres langues il est lexical (*Betonung, stress, ударение*) ; la mélodie française suit le sens et non pas le mot (mais *la saveur des choses est déjà dans le mot*). C'est comme si ta main fût récalcitrante à porter et à jouir des caresses, puisque ton propre épiderme ne les aurait jamais connues.

Une morphologie et une phonétique pauvres, qui ne discriminent pas les catégories syntaxiques ([rajt] en anglais, [rõ] en français, [vajs] en allemand - verbe, nom, adjectif ?), forcent le recours anormal aux astuces mécaniques - l'ordre des mots, les mots auxiliaires, les règles de concordance. *Inlacrimabiles* - *ceux qui ne peuvent pas être pleurés* - un mouvement synthétique vibrant, décomposé dans une suite analytique sans vie.

Dire remonte à montrer-indiquer (*sagen-zeigen, с-казанъ*) : plus on oublie la voie à suivre, mieux on trouve la voix à chanter !

Rapprochements inacceptables : les *sens* et le *sens*, *Sinn* et *Sinne*. En anglais et en russe, ces mots ne se touchent pas, s'excluent.

Comment voit-on la force au féminin ? - a *strong woman*, une *forte femme*, *eine starke Frau*, *сильная женщина* - on y voit, respectivement, des qualités managériales ou anatomiques, une volonté d'expansion ou d'autonomie.

Quand je vois, que *ad-miration* vient du regard, *Be-geist-erung* - de l'esprit et *вос-хищение* - de la hauteur, je comprends une part significative du caractère national.

Un prévenu, exempt de toute peine, peut, tout simplement, *partir* (*acquitter*), redevenir homme *libre* (*freisprechen*), être couvert de *vérités* (*оправдать*). Le français est circonspect, l'allemand – formel, le russe – emphatique.

Le mot *conscience* - une étrange cohabitation, en français, du sens psychique ou intellectuel (*être conscient de, l'idée de l'idée*) et du sens moral (*avoir la conscience trouble, la honte de l'acte*), le premier gardant des liens avec le *savoir*, le second en étant à l'opposé. L'allemand et le russe les séparent nettement : *Bewußtsein* - *Gewissen*, *сознание* - *совесть*. Jankelevitch juge même nécessaire une vaste étude, pour prouver, que ce mot a deux sens disjoints. D'autre part, on est

d'autant plus intelligent qu'on trouve des points de rencontre des choses d'autant plus éloignés : *J'ai conscience de ma propre ignorance, c'est le point, où la honte se confond avec la clairvoyance* - Socrate.

L'homme intéressant est un Ouvert, tendant vers ses limites inaccessibles ; le médiocre s'accroche à sa coquille ; d'où cette curiosité - le Français, l'Allemand, le Russe s'imaginent, que les mots *douillet, heimlich, уютно* sont intraduisibles en d'autres langues.

Rapprochements coupables : *saint - sain, holy - whole, heilig - Heil*, comme si le premier souci du divin fut de garder intact, de préserver l'intégrité, de se faire prendre pour un *holisme*. Mais il est certain que, avant le verbe *hylique*, une grammaire *holique* fut créée.

Pourquoi *ordre*, en français, veut dire aussi bien un bon rangement, qu'une consigne ? Tant d'ordres furent donnés pour ne créer que du désordre chez l'adversaire ! Et qu'entend un Français dans volonté comme ordre, de [Nietzsche](#) ?

En matière conjugale, la (in)fidélité aurait dû être confiée au jugement de la seule Aphrodite, tandis que les Français la renvoient au Tribunal Administratif (*tromper*) et les Russes, carrément, - à la Cour Martiale (*изменять - trahir*). Les Allemands, moins mélodramatiques, la classent dans les exercices athlétiques (*Seitenprung - sauter latéralement*, en acception intransitive...).

L'origine de notre malheur : pour le Français et le Russe, elle est dans le temps (*mal-heur, не-с-частье, de час - l'heure*), pour l'Allemand

– dans l'espace (*Elend*, de *Ausland* – pays étranger), pour l'Anglais – dans la logique (*un-happiness*).

Opposé à l'Être atemporel, le *Devenir*, pour le Français, est un parcours, tandis que pour l'Allemand, surtout pour un philologue allemand, il n'est que commencement, naissance. Comme en grec, où le verbe *devenir* veut dire *naître*, apparenté à *genesis*.

Wirklichkeit, *действительность*, viennent du verbe *agir* ; *réalité* vient du nom *chose*. C'est pourquoi le Français préfère *agir* dans l'éphémère, tandis que l'Allemand et le Russe se passionnent pour des *choses* de l'imaginaire.

Pour accabler quelqu'un, le Français l'accule aux causes (*accuser*), l'Allemand s'en plaint (*an-klagen*), le Russe le couvre de fautes (*об-винять*).

Des curiosités de l'origine des mots : *désespoir* - épuiser l'espoir ; *Verzweiflung* - aller au bout du doute ; *отчаяние* - rejeter tout espoir. *Déception* - éloigner du sens, *Enttäuschung* - se débarrasser de l'illusion, *разочарование* - cesser d'être subjugué. La dernière triade est évocatrice : la logique, le rêve, la passion se chargent de la même chose.

Comment on voit ce qui est actuel : en français - assis (*présence*), en allemand - plié (*Gegen-wart*), en russe - debout (*на-стоящее*).

L'impossible cohabitation de deux sens de *réfléchir*, en français. Quand j'entends *l'imagination réfléchit*, je ne suis pas sûr de devoir sortir des miroirs. L'avantage, c'est de ne pas indiquer nettement la direction, probablement - la profondeur. En allemand, on réfléchit en accumulant des couches en hauteur (*überlegen*) et en russe - en brassant des pensées en étendue (*размышлять*).

Qu'est-ce que je compte trouver, sur le lieu de mon dernier séjour ? - un sommeil (*cimetière* - de *koiman* - *dormir*) ? un repos (*Friedhof* - *Frieden* - *la paix*) ? un trou (*graveyard* - *grave* - *creuser*) ? une décharge (*кладбище* - *класть* - *déposer*) ? - les Russes sont les plus réalistes.

L'expérience, en français, viendrait d'épreuve ; en allemand - de voyage (*Erfahrung* - *Fahrt*) ; en russe - de torture (*опыт* - *пытка*). Contraintes, mouvement, souffrance comme trois contenus possibles de l'expérience. Artiste, chroniqueur, martyr.

Destin n'évoque que l'arrivée (destination), *Schicksal* - que le départ (*schicken* - *envoyer*), *судьба* - que le parcours (banc des accusés dans un tribunal - *суд*). Piètre concept, la joie ampoulée des creux, des tenants affairés des sentiers battus qu'on proclame prédestinés. Le sage est le chemin même.

Patrie - où se sentent *chez eux* nos pères ; *Heimat* - où nous nous sentons *chez nous* ; *родина* - où est *chez elle* ma mère. Air, chair, terre.

Le cœur français ou allemand est étrangement agressif : il *bat* ou *frappe* (*klopfen*) ; le cœur russe *se bat* (*биться*) avec lui-même.

Erlebnis, ce qui a la vie pour source ; *переживание*, le contenu d'une traversée de la vie ; le *vécu*, ce qui en résulte, - comment peuvent-ils s'entendre en logique, si le psychique les sépare tant ?

La politesse est en France affaire des menuisiers (*polir*), en Allemagne – des courtisans (*Höflichkeit* – *Hof*), en Russie – des savants (*вежливость* – *ведать*). Ce qui explique les taux respectifs des polis, dans ces pays.

Ce bel appel à l'humilité dans *cause* remontant à *chuter*, tandis que l'allemand fait penser aux *choses* (*Ur-sache*) et le russe - à l'*action* (*причина*).

Pour comprendre pourquoi, dans la manipulation de la vérité, l'Allemand est si méticuleux, le Russe - si effronté et le Français - si circonspect, il suffit de remarquer, que la *Wahrheit* est proche de la sauvegarde (*bewahren*), la *pravda* - du bon droit (*право*), la *istina* - de l'être (*есть*), le *verum* (le *mais* disjonctif) - de la réserve.

Probable pouvait être *prouvé*, *wahrscheinlich* brillait par l'apparence (*Schein*), *вероятный* se remettait à la foi (*вера*) - vous voyez les fondements de leurs (in)certitudes !

Le *concept* doit être engendré, le *Begriff* - saisi, le *понятие* - compris ; le départ, le parcours, l'arrivée ; c'est pourquoi le Français est si créatif, l'Allemand - si ferme, et le Russe - si ahuri.

La perfection est attribut de la seule réalité, ne demandant à l'homme que l'immobilité, - d'où l'étrangeté de ce mot, qui ferait penser à l'action (*par-fait*), à la marche (*voll-kommen*), au rehaussement (*со-верш-енный*). *Aucune perfection imaginaire ne peut me tirer en haut* - S.Weil - la hauteur étant le don de voir dans le réel - le merveilleux.

En allemand et en russe, *interpréter* (*deuten, толковать*) est une opération primordiale, sans aucun infléchissement par des préfixes ou présupposés ; *représenter* renvoie à une mimesis mentale, tandis que *darstellen/vorstellen* est une mise devant l'âme ou devant la raison (par une image poétique ou concept philosophique) et *представлять* - devant les mains. L'intelligence se remarquant plus souvent dans des tâches représentatives qu'interprétatives, rien d'étonnant que le Français ait plus d'esprit que les autres.

La rencontre avec le Malin est plus dramatique pour le Russe que pour l'Allemand ou le Français : la *tentation* ou la *Versuchung* ne sont que des mises à l'épreuve, tandis que *искушение* est déjà une morsure et *соблазн* – même une chute. Le goût et la caresse, sources de nos passions, opposés à la raison, source de nos pensées.

Dans *dé-fin-ition*, on touche déjà à la *fin* ; dans *o-предел-ение*, on se contente de la *limite*. Ce qui expliquerait, que le Russe tient à l'élan vers des limites inaccessibles plus qu'à la possession d'une fin palpable.

Les communautés humaines se forment à partir des représentations communes ; le langage ne fait que se coller à ces représentations. D'où l'existence de communautés disparates au sein d'une même famille linguistique - communautés hispaniques, germaniques, francophones, italiennes, néerlandaises.

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

J'aime manipuler ce qui peut me trahir à chaque instant. C'est pourquoi j'aime le français, mon ami idiolecte.

Le premier texte en français, que je lus en entier, s'intitulait : *Sur la détermination d'un système orthogonal complet dans un espace de Riemann symétrique clos*. Et tout naturellement, un premier écho fraternel, ma thèse, se pencha sur les *fonctions sphériques sur les espaces compacts*.

J'écris en français, car [Valéry](#) comprendrait mieux mes intentions, tonales, intellectuelles et musicales, que Pasternak ou [Rilke](#).

Seuls des médiocres prétendent, que le français n'est pas une langue de la poésie. En russe ou en allemand, il est plus facile de compléter le manque d'émotion par la complicité de la langue, tandis que la langue française est foncièrement ironique, s'étant exercée à tous les emballlements ratés. Le poète français est plus seul, plus vulnérable, et sa tâche est d'autant plus chevaleresque.

Vous êtes sûrement poète dans votre langue - ce qu'on disait des vers français de [Rilke](#) ou de [Tsvétaeva](#), mais pour le comprendre et l'apprécier, il faut être soi-même et poète et polyglotte.

Le russe et l'allemand sont pleins de mouvement, leurs phrases sont hérissées de protubérances vers l'extérieur. Ce n'est pas bon pour l'aphoriste qui veut isoler ses gemmes. Mais celles-ci doivent être animées par une harmonie dynamique et maîtrisée à l'intérieur. Et c'est ce qui manque à l'anglais. La belle pensée n'est indépendante et noble qu'en français.

La phonétique des langues s'illustre le mieux par l'anatomie : le français - le nez, l'italien - la bouche, le russe - le palais, l'allemand - le diaphragme, l'anglais - les dents, l'espagnol - les lèvres.

Aucune langue européenne n'est aussi désincarnée que le français. Quelle aubaine, pour un ami des fantômes, fuyant tout contact avec les choses ! Il n'y a que le mot français, qui ne cherche aucun miroir empirique, pour se lire !

Il n'y a que deux types de véritable négation : *non X* (où X est référence de valeur, d'objet ou de relation) et *il est faux que X* (où X est une proposition) ; ce qui se traduit par : *être différent de X* et *il est impossible de prouver que X*. Le français est plein de fausses négations (qu'on appelle syntaxiques - restrictives ou qualificatives) : *ne ... que, ne ... point, ne ... guère, ne pas + inf., nullement, aucunement*. Et lorsque le temps s'en mêle, ça donne des curiosités comme : *Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt* - Rousseau.

Plus une orthographe s'éloigne des sons et embrasse, servilement, l'étymologie ou la syntaxe, plus elle est prise, par les ignares, pour un signe de culture et plus elle se rapproche de la bêtise et de l'absurdité. En trois jours on apprend l'orthographe italienne, en trois ans - la française.

Tous les poètes français d'avant Aragon furent terrorisés par l'orthographe, dans la recherche de leurs rimes ; ils vous parlent de musique (Verlaine), de voix ([Valéry](#)), de chant (Musset), d'ivresse (Rimbaud), tandis qu'on dirait, que c'est la présence de ces misérables e muets ou de consonnes imprononçables, qui les préoccupe au premier chef...

Le français est une langue de l'être, l'allemand et le russe – celles du devenir. Pourtant il y a plus de Parménide allemands ou russes qu'en France, où l'on préfère, à juste titre, Héraclite.

Normalement, justement, finalement, sincèrement, simplement, franchement, effectivement, forcément - quand on voit la hideuse mutation qu'apportent ces avortons à la dégénérescence langagière générale, on adhère à la haine, que [Cioran](#) porta à l'adverbe.

L'homme vaut par ce qu'il veut, et le créateur - par ce qu'il peut. Plus une langue est libre, plus séduisant et l'usage de cette liberté, pour s'épancher, au détriment de la création pure. D'où le mérite du poète français, surmontant d'horribles contraintes langagières, n'existant pas pour ses confrères latin ou russe. Et c'est pourquoi, chez ces derniers, on découvre si souvent l'homme, tandis que chez le premier on n'a affaire qu'au poète.

On ne trouve qu'en français cette commode différence entre langue et langage, le second complétant la première par une représentation. La langue est un objet statique des études linguistiques, et le langage est un outil dynamique du poète et du philosophe. Le poète habite les frontières vagues entre langue et représentation ; il violente les modes d'accès habituels aux objets ou les images des objets mêmes, son regard crée ainsi un vertige dans les yeux sensibles. Le philosophe est plongé dans la représentation, dont l'adéquation avec la réalité est son premier souci. La vérité du poète est dans le vertige, et celle du philosophe - dans la réalité. Et puisque la vérité des propositions est interne au langage, le poète est plus près du vrai.

L'usage de la langue comprend trois parties : la partie neutre ou plate - la phonétique, le vocabulaire, la grammaire ; la partie profonde,

ou philosophique, - le modèle conceptuel, bâti par ses porteurs ; et la partie haute, ou poétique, la plus mystérieuse, informalisable - la nature de la rencontre entre le mot et la chose, entre les sons et le sens. Les plus beaux vers français, russes, allemands, anglais, traduits, mot-à-mot, dans une autre langue, ne sont jamais beaux. Mais les lois scientifiques ne perdent rien dans des traductions littérales.

Toute pensée est un dialogue, mais parmi tous les dialogues le plus utile, pour la justesse et la justification de la pensée, est celui avec d'autres langues. Le grec aida les Allemands à cultiver l'abstrait ; le latin apprit aux Médiévaux le laconisme ; l'allemand rendit plus poétique la pensée des Français et des Russes. L'Américain, aujourd'hui, favorise l'horizontalité, la platitude, la prose, qui sont la mort de la pensée.

L'une des sottes joies des intellectuels français (et dont je me laisse parfois contaminer), ce sont ces innombrables palindromes mécano-syntaxiques, comme, par exemple : *l'histoire n'est pas raisonnable* (ce qui est juste), c'est *la raison qui est historique* (ce qui est bête). Qu'importe qu'*histoire* n'a presque rien à voir avec *historique* ni *raison* avec *raisonnable*.

L'arsenal mélodique de la poésie européenne est vaste surtout grâce à l'accent lexical que le français ignore. Les subtilités du français conviennent davantage aux œuvres de l'esprit qu'à la musique de l'âme. *La France est la nation plutôt philosophique et la moins poétique* - Leopardi - *La Francia è la nazione più filosofa e la meno poetica*.

Si, d'aventure, mon latin paraît douteux, c'est que la contrée où j'écris est barbare - Ovide - *Siqua videbuntur casu non dicta latine, in que scribebat, barbara terra fuit*. La contrée, où j'écris, est civilisée, et mon français douteux porte les mêmes aspérités. Relégué auprès des Scythes, rejeté par les Scythes, dans des masures ou au milieu des ruines, nos mots brisés s'assemblent sans brisure.

La plus belle des langues ? Mon esprit répond - l'anglais, mon cœur - le russe, mon oreille - le français - V.Nabokov - *Моя голова говорит - английский, моё сердце - русский, моё ухо предпочитает французский*. C'est selon que vous visiez un tir, un soupir ou un sourire.

Plus une orthographe s'éloigne des sons et embrasse, servilement, l'étymologie ou la syntaxe, plus elle est prise, par les ignares, pour un signe de culture et plus elle se rapproche de la bêtise et de l'absurdité. En trois jours on apprend l'orthographe italienne, en trois ans - la française.

La langue française est parfaite pour mettre en valeur le *comment*, l'allemande – pour délimiter le *quoi*, la russe – pour rendre les vibrations du *qui*. La première qualité du russe consisterait dans *une facilité extraordinaire d'exprimer les émotions lyriques intérieures et les passions déchirantes* - Herzen - *в чрезвычайной лёгкости, с которой выражаются на нём внутренние лирические чувствования и потрясающая страсть*.

L'Art

Quelle chance eut la France avec [Voltaire](#) et [Chateaubriand](#) en tant que juges complémentaires en esthétique ! Tout bon écrivain français devrait les avoir en vue, en permanence : l'ironie du premier l'empêcherait de ne se vouer qu'à l'exalté, et la noblesse du second lui désapprendrait à ne fréquenter que le genre persifleur.

Trois dons majeurs d'écrivain - un tempérament, une hauteur, une ironie - que possèdent, séparément et sans partage, trois maîtres français : Bloy, [Valéry](#), [Cioran](#) (en Allemagne, la morgue et le nihilisme de Schopenhauer et le port altier de [Nietzsche](#) ; en Russie, depuis l'espiègle Pouchkine, ironie est synonyme de légèreté). Sans atteindre les sommets de chacun, dans sa spécialité, ce livre aimerait en présenter l'équilibre.

Lorsqu'un incoercible ennui m'assomme à la lecture d'un Faulkner, d'un Priestley, d'un Joyce, je comprends, que l'esprit n'existe qu'en France, car leur homologue, [Proust](#), s'en tire avec des bâillements nettement plus espacés. Dans leurs dialogues extérieurs comme monologues intérieurs, le mot est toujours de trop, il remplit des cases d'une grille mécanique. Que ce soit au niveau de la tête ou au niveau des pieds, que se produit le remplissage, le résultat est presque le même, dans la perspective de la hauteur. Idiomaticisation de balivernes débouchant sur l'idiotisme.

L'état de la poésie (versification), de la peinture, de la musique modernes est cadavérique ; et le prochain catafalque attend le théâtre (avec l'Anglais), l'architecture (avec le Français), la philosophie (avec l'Allemand). En littérature et dans le spectacle ne survit que la tonalité divertissante et avilissante, pour épater les repus. La raison en est la même : l'extinction de la poésie, en tant qu'état d'âme, en absence des âmes. Ils cherchent à choquer les esprits, tandis que l'art est le désir et le don de caresser les âmes.

La tragédie doit transiter par la mélancolie, par cette soif, née du conflit entre le vouloir lyrique, le devoir empirique et le valoir aristocratique. C'est pourquoi les comédies tragiques, *vécues* par les personnages de Tchekhov, sont au-dessus des tragédies comiques, que *jouent* les repus du pouvoir (Job, Andromaque ou Hamlet) et les repus du savoir (Faust ou Manfred).

Le conflit est un fond essentiel de toutes les littératures européennes, mais la forme peut en changer, quand on est réduit à la solitude : l'Allemand plonge cette forme dans la profondeur des concepts sous-jacents ; le Russe – dans la hauteur des hontes et des impostures ; le Français – dans la véhémence ou la minauderie des plats réquisitoires.

Toute grande culture a ses propres repères de profondeur : l'allemande – dans l'intensité et les concepts ; la française - dans l'intelligence et le style ; la russe – dans l'humilité et la tragédie. Tous ces repères s'ancrent dans la réalité ; tandis que la hauteur ne s'évalue

que par la part et la qualité du rêve. Le Russe semble y être le plus compétent.

Le sens tragique est familier à l'Allemand, au Russe, à l'Espagnol, il est étranger au Français. Et je ne parle même pas de tragédiens de minauderies du XVII-me siècle ; prenez le souchien Baudelaire ou le métèque [Cioran](#), tenants des couleurs sombres, - chez eux, aux ailes majestueuses succèdent des pattes boiteuses, à la chair sublime – la charogne. Ils ne comprennent pas, que la tragédie est tout près des ailes à peine faiblissantes et de la chair légèrement moins éclatante.

[Chateaubriand](#) créa deux tonalités, la romantique et la hautaine, dont héritèrent, respectivement, Stendhal le mondain et [Hugo](#) le monumental. Le premier manque de hauteur, et le second – de profondeur. Le premier imite, le second innove.

Le concurrent du roman français : au XVIII-ème siècle - le bréviaire, au XIX-ème - l'état civil, au XX-ème - la gazette, au XXI-ème (?) - la gestion de portefeuilles ou le mode d'emploi.

Le ridicule de l'alexandrin français : l'homme sachant compter (jusqu'à 12 !) est préféré à l'homme sachant chanter. Compter les syllabes n'a de sens qu'en versification métrique.

[Valéry](#) juge ridicule la scansion métrique, mais les plus beaux vers français, qu'il cite, sont tous métriques ! *Et dans ses lourds cheveux, où tombe la rosée, le dur faucheur avec sa large lame avance, L'ombre est noire toujours même tombant des cygnes !* Dans le dernier

vers il entend *un beau cadrage des m* ; or la moitié des lettres *m* n'y correspondent pas au son *m* ! La misérable orthographe mieux écoutée que le mètre musical ! Et dans *tomba - pont bas* on n'entend pas de rime.

1966, 1970, 1988 – les dates de la mort du dernier poète en Russie, en Allemagne, en France. J'ai beau m'extasier devant la merveille de la sauterelle, je ne peux en conclure, en absence de poètes, que *the poetry of Earth is never dead* - J.Keats. Les poètes traduisaient les concepts en rêves ; nos contemporains réduisirent tout rêve – en concept. Ce n'est plus aux mânes ou momies de la défunte qu'on rend hommage, mais à ses images de synthèse.

Le goût est la conscience du beau, comme la conscience est le goût du bon – J.de Maistre. L'aberration du français : le même mot désigne la conscience végétale, la clarté rassurante, et la conscience charnelle, le doute mortificateur. Je ne suis pas sûr, que les Français comprennent Rabelais et Rousseau : *Conscience ! Juge infallible du bien et du mal* - est-ce le rouge au front ou le gris de la cervelle ?

Le poème est un mystère, dont le lecteur doit chercher la clef – S.Mallarmé. Le mauvais lecteur prend la porte du mystère pour celle des solutions. Le sésame, chiffré par le serrurier mystérieux, appartient à la bouche et non pas à la serrure problématique. Je préfère les poèmes qui sont eux-mêmes des clefs de virtuose, auxquelles je dois chercher des serrures, décorant mes ruines.

Les frontières d'États font penser aux guerres ; tant d'incompatibilités entre les regards se formant à dix kilomètres l'un de l'autre ; mais parfois - d'étranges similitudes : Machado, fuyant l'Espagne franquiste, meurt à Collioure ; Benjamin, fuyant la France occupée, se suicide à Port-Bou, à quelques kilomètres ou quelques mois de distance.

Que diraient de l'état de nos goûts les générations précédentes, mieux pourvues en talents, si elles découvraient les œuvres des *number one* français officiels, en philosophie, en littérature, en poésie : M.Onfray, Houellebecq, M.Deguy - peut-on les imaginer au salon de Mme Geoffrin ? Signes communs : inattouchement par la noblesse et par l'esprit, métaphores flageolantes, incapacité d'admirer l'œuvre de Dieu, culte de l'homme *relatif*. Se consoler, dans une mauvaise joie, que chez les voisins, avec H.Jonas, G.Grass, S.Hermlin, la dévastation est encore plus désolante ?

L'écrivain parisien passe le plus clair de son temps sur les terrasses de café ou en dîners en ville, pour consacrer le temps qui lui reste à geindre sur sa solitude et à vilipender l'autrui.

Toutes les cultures organiques finissent par tomber, au profit des civilisations mécaniques, et plus haute fut la culture, plus douloureuse sera la chute. Dans aucun autre pays du monde l'art, depuis trois siècles, n'occupait une place comparable à celle que lui donne la France ; l'art étant mort, rien d'étonnant que le Français se sente, aujourd'hui, le plus malheureux, dépossédé de son plus beau trésor.

Dans l'art de la Russie domine l'émotif, dans celui de l'Allemagne – le musical, dans celui de la France – le sublime. De leur rencontre naît la poésie. L'Anglais qui veut se moquer de tout cela, se retrouve dans l'ironique.

La barbarie littéraire a toujours existé en France, mais elle se gardait bien de se mesurer avec les talents qui n'y manquaient jamais. Depuis un siècle elle devint arrogante : la barbarie de la populace, avec F.Céline, et la barbarie des riches, avec Proust (du *galimatias rebutant* - F.Céline). Les riches ayant adopté le goût de la populace, on eut droit, de nos jours, aux houellebecq. Mais je suis content que S.Tesson, à la mentalité des pauvres, appréciant leur humilité et crachant sur les riches, ait l'audimat au-dessus des imposteurs.

La versification au service de l'orthographe : à part la niaiserie des rimes orthographiques, ce qu'il y a de plus irritant dans la poésie française, c'est l'alternance de rimes masculines et féminines, qui n'apporte rien à l'oreille. De plus, le comptage de syllabes, si capital dans les autres langues indo-européennes, n'a pas beaucoup de sens en français, dépourvu d'accent tonique.

Finalité sans fin, ce charabia est la traduction officielle en français de la définition kantienne du beau. Joli pour l'oreille et idiot pour la jugeote. *Représentation, sans renvoi à la réalité et sans concepts – Vorstellung ohne Interesse an seinem Dasein und ohne Begriff* - une belle définition de la poésie (qu'il ne faut pas généraliser à l'art tout entier) : les concepts naissant de l'expression, cette représentation métaphorique, détachée de la réalité par l'audace du langage.

Les défauts psychologiques, dans les littératures nationales, semblent être directement liés à la phonétique des langues : le russe déclame – et l'on entend, même chez les meilleurs, tant de hurlements ou gémissements ; le français coule – et l'on y touche si souvent au huileux et sirupeux.

Les ombres, dans un bel écrit, sont l'essentiel : la tonalité, la mélodie, la force. Mais la lumière de l'harmonie et de l'orchestration doit y percer. C'est tout ce que je demande à mes gammes françaises. *Si je veux faire parler mon âme, aucun vocable français ne s'y présente ; mais si je cherche à briller, alors c'est autre chose - Tolstoï - Когда хочешь говорить по душе, ни одного французского слова в голову нейдет, а ежели хочешь блеснуть, тогда другое дело.*

La poésie française est condamné à rester de second ordre en Europe pour une raison *technique* – l'accent tonique en français n'est que syntagmatique et non pas, en plus, comme partout ailleurs, lexical, source d'innombrables combinaisons rythmiques. D'autre part, suivre, verbalement, ces rythmes est si facile, que tant d'Européens se prennent pour poètes, sans avoir le moindre talent poétique ; en France, seul les poètes-nés peuvent briller.

Les plus français des écrivains russes : Pouchkine, Tiouttchev, M.Boulgakov. Les plus russes des français : Rousseau, Lamennais, A.France. Savoir sourire à tout, savoir s'apitoyer sur tous. À propos, le plus français des Allemands, ce serait, ma foi, [Nietzsche](#), qui a dû avoir

sous les yeux [Voltaire](#) et Rousseau, pour exclure de son champ, par souci d'originalité, leurs thèmes centraux - l'ironie et la pitié.

Le genre épistolaire ne réussit que dans des pays, où l'auteur et l'homme ne sont pas la même personne. L'Allemand, avec son culte d'objectivité, d'unité et de cohérence, y est particulièrement insignifiant (pas d'équivalent réel de l'Hypérion ou du Werther), tandis que le Français (Flaubert ou [Valéry](#)) et le Russe (Pouchkine ou Pasternak) y excellent. Et quelle terrible perte, que les lettres de [Tsvétaeva](#) à Pasternak, oubliées dans un métro.

La tour de Hölderlin : trois vues temporelles, par trois fenêtres, - la source, la vie, la chute ; la tour de [Montaigne](#) : trois niveaux spatiaux - la vie, le rêve, la création ; la tour de V.Ivanov : trois castes - le bourgeois, l'aristocrate, l'artiste ; la tour de [Rilke](#) : trois hauteurs - la montagne, l'arbre, l'ivresse.

La plus vaste tour de France - la tour de [Montaigne](#) ; le plus haut cimetière - le Cimetière Marin de [Valéry](#) ; la fontaine la plus profonde - la Fontaine du Vaucluse de Pétrarque.

L'ironie est une fuite, une absence. En tant que telle elle fut à l'origine de la plupart des grandes littératures européennes modernes ; en Italie, avec Boccace, elle devint comique, en France, avec [Montaigne](#), - abstraite, en Espagne, avec Cervantès, - chevaleresque, en Angleterre, avec [Shakespeare](#), - charnelle, en Allemagne, avec Goethe, - romantique, en Russie, avec [Pouchkine](#), - humanitaire. Curieusement, à l'opposé, les Romains n'eurent pas leur

Socrate, et le glas de l'Antiquité sonna avec les ironiques Lucien et Juvénal.

Dans la poésie russe domine la musique du son (c'est une hauteur, réservée, normalement, au chant) ; dans l'allemande – la musique du sens (c'est une profondeur, tâche plutôt philosophique) ; dans la française – les deux musiques sont présentes, ce qui est peut-être la solution la plus harmonieuse, mais la platitude la guette.

L'aigle dominateur est présent dans les littératures française, allemande, russe, qui, respectivement, se vouent à la peinture du plumage, à l'étude du squelette ou à la portée des ailes. Chez les Américains, il est indiscernable de la dinde.

La Russie, naïve, mystique, sensuelle, a reçu pour premiers enseignements ceux des écrivains français, immunisés et rompus aux contradictions, et ceux des philosophes allemands, les plus extrêmes dans leurs déductions – Valéry. Les élèves comprirent tout de travers : des leçons de la philosophie allemande sont sortis les nihilistes mystiques (Dostoïevsky, Berdiaev, Chestov) et des images de la littérature française - les anarchistes naïfs (Kropotkine, Bakounine, Tolstoï). Seul, le poète, tendre, sensuel, déchaîné, est resté en accord avec ses notes nationales, mais l'acoustique du russe l'isole de l'Europe.

Les Français Chateaubriand et J.Joubert (les Allemands Goethe et G.Lichtenberg, les Russes Nabokov et Chestov) semblent être incompatibles. Le second se serait mis à imiter le premier - le rire de

l'auteur nous empêcherait de nous émouvoir. Le premier se serait aventuré dans le genre du second - le rire du lecteur compromettrait toute estime. Il est clair qu'entre *Chateaubriand* et *rien* il y ait moins d'espace qu'entre *J.Joubert* et *n'importe qui*. Des exceptions : Shakespeare, Voltaire, Nietzsche, Tolstoï.

L'Opéra de Bastille est une verrue industrielle sur une place qui aurait dû, en revanche, garder sa belle prison romantique. Ce qu'en aurait pensé C. Debussy, qui, tout de même, lui aurait préféré le palais Garnier : *Le théâtre national de l'Opéra, c'est à s'y méprendre une salle de bains turcs.*

L'écrivain français commence par caresser le mot ; la caresse réussie produit une excitation ; l'excitation bien dirigée engendre des idées. *La France a toujours cru qu'une chose dite était une chose faite* – H.F. Amiel – le Français veut que la chose soit plutôt chantée.

En France, tous les ministres, généraux, industriels, journalistes écrivent des livres, c'est le couronnement de leurs réussites. Ailleurs, c'est la réussite qui couronne les hommes affairés. *En France, tout bourgeois veut passer pour artiste, tandis qu'en Angleterre, tout artiste veut passer pour bourgeois* - Wilde - *In France every bourgeois wants to be an artist, whereas in England every artist wants to be a bourgeois.*

La pensée vaut par ses métaphores (dépouillée de métaphores, elle rejoint la banalité) ; et l'émotion dépeinte, toujours particulière, n'est jamais une copie de l'émotion ressentie, le plus souvent commune au genre humain. *Dans l'art français domine la forme, tout y*

est élaboré et beau, mais ne conduit ni à la pensée ni au sentiment - Tourgueniev - *Французское искусство: преобладает форма, всё тщательно и красиво, но ничего не говорит ни мысли, ни чувству*. Les pensées et les sentiments, sublimes et *exprimés*, naissent de la forme la plus délicate, c'est-à-dire du rêve, tandis que la vie la plus intense est dans l'inexprimable.

L'Italie, à la Renaissance, réinventait la beauté, la France y ajouta de la grandeur et de l'unité. *France, mère des arts, des armes et des lois* – J. du Bellay – et le génie romain en fut le père.

Les philosophes allemands sont solitaires, se tournant vers le passé ; les poètes russes cherchent la société future ; les écrivains français sont dans l'actualité politique.

Chez l'écrivain français, une mémoire académique plus un raffinement stylistique permettent de définir le contenu de son écriture comme un pédantisme aristocratique.

Dans la tradition européenne, le goût des élites dictait le prix de la chose culturelle. La démocratie finit par élever la jugeote de l'homme moyen au grade du juge suprême. Et c'est ainsi que l'hégémonie aculturée américaine naît plutôt à Paris qu'à New York.

La France est la seconde patrie de tant de créateurs : la Provence de Pétrarque, le Strasbourg de Gutenberg, la Loire de Léonard, l'Avignon de S. Mill, le Paris de Lully, Leibniz, Tourgueniev, Picasso,

Modigliani, Rilke, Hemingway, Cioran, l'Aquitaine d'Unamuno, la Catalogne de A.Machado.

Dans la multitude parisienne, les artistes inventaient leurs solitudes, mais du Paris d'antan il ne reste plus que l'architecture et la gastronomie ; la bohème s'y est éteinte, pour s'illuminer en province, où, dans la solitude, on reprend les refrains de la foule. *En Europe, l'artiste n'est chez lui qu'à Paris - Nietzsche - Ein Künstler hat in Europa kein Zuhause, außer in Paris* - tu te quittes et deviens provincial – reste chez toi !

Le retour récent de la belle statue de Ronsard, à Vendôme ; elle fut fondue, jadis, par les Nazis. À Paris, la plus belle statue se trouve aux pieds du monument à A.Dumas-père, par G.Doré, - la statue de d'Artagnan. Presque la même année, on érigeait une statue à Byron à Athènes, à Pouchkine à Moscou, à Leopardi à Recanati. Les derniers tributs au romantisme.

Le sentiment éprouvé défie toute verbalisation et le sentiment décrit ne garde pas grand-chose de l'original. L'écrivain français comprend mieux que les autres que dans un discours chantent les mots et non pas les langueurs ou les passions, c'est pourquoi Mallarmé laisse l'initiative aux mots. *Le culte français de la raison, comprise à la française, et la haine de la passion* - Machado - *El culto de los franceses a la razón, entendida a la francesa, y el odio a la pasión.*

Patrie des arts, la France illustre mieux que les autres le triste constat – l'art est mortel ; et c'est l'affaissement de la beauté, de la

noblesse, de l'intelligence, dans le contenu de l'art, qui en témoigne. Des figures symboliques, aux sommets, annonçant les futures chutes - le XVII-me siècle : la philosophie – Pascal, l'architecture – Mansart ; le XVIII-me : l'humanisme – Voltaire ; le XIX-me : l'art romanesque – Chateaubriand, la musique – Ravel ; le XX-me : la poésie – R.Char.

Flaubert se sent envahi par des essaims d'idées, qu'il cherche à envelopper de mots uniques, insurpassables – mauvais départ. Mallarmé laisse l'initiative aux mots, qui ne restent que... mots incolores, démunis d'idées, - mauvais parcours. Nabokov se moque des idées, caresse les bigarrures des mots – une finalité admirable.

Dans l'écriture, la mentalité des Français les fait préférer le style aphoristique des réponses à celui, didactique, des questions. *Voir en grand, penser en grand - ce caractère des Français les porte toujours à commencer par les résultats* - J.de Maistre.

Hume exprime la raison empirique qui reflète le pragmatisme social britannique ; Kant justifie la complémentarité du cœur, de l'âme et de l'esprit individuels, ce qui fait pencher l'Allemand vers l'autosuffisance ; **Voltaire** insiste sur la nécessité du rire et les possibilités des larmes, ce qui aboutit à la légèreté du regard philosophique français. Pratique, introspection, ironie. J'ajouterais que **Dostoïevsky** s'attarde sur la bassesse, la souffrance et l'hystérie, ce qui délimite les moyens d'expression du Russe.

La philosophie a besoin de clarté, d'intelligence et de noblesse, c'est le français qui est le mieux placé pour remplir cette mission

sophistique. La poésie a besoin d'audace, de liberté et de musique, ce sont l'allemand et le russe qui se prêtent mieux à cette tâche mystique et dogmatique.

Le contraste le plus évident entre les sensibilités russe et française se trouve dans la perception de la tragédie, entre Tchekhov, d'un côté, et Racine et Corneille, de l'autre (comme [Shakespeare](#) et Schiller, ils ne sont qu'imitateurs des tragédiens antiques). Chez Tchekhov, la tragédie des humbles – l'affaissement fatal des élans des artistes, rêveurs, amoureux ; chez les autres, la malchance des orgueilleux et puissants – l'injustice, la perfidie, la brutalité.

Je ne connais, aujourd'hui, qu'une seule plume française, tenant au style, c'est-à-dire à l'accord nouveau, inattendu, entre le mot et l'idée, entre la forme et le fond, c'est celle de mon grand ami [R.Debray](#). Les autres sont soit vulgaires, comme Céline, soit sirupeux, comme [Proust](#).

Ma bohème, à Moscou, c'était une cellule squattée du Monastère de la Nativité (*Рождественский монастырь*), du XIV-me siècle, où se réunissaient de jeunes rêveurs et polyglottes, fascinés par l'Europe poétique ; l'Anneau des boulevards, où nous nous baladions, en pleine nuit, en récitant des poèmes. Si loin de Montparnasse et de Montmartre, des Deux Magots, de la Rotonde, du Clos des Lilas, du Lipp, du Sélect, du Lapin Agile. Il n'y a plus de bohèmes, nulle part, il n'y a plus, à leur place, que des journalistes.

En France, depuis deux siècles, on entend des oraisons funèbres sur l'art en pleine décadence, et il est imprudent de reprendre la

même antienne aujourd'hui. Sainte-Beuve, au beau milieu du XIX-me siècle, voyait déjà dans les écrivains contemporains français *des corbeaux qui se disputent quelques plumes de cygne du siècle passé.*

L'obsédé par l'idée néglige, inconsciemment, les caresses de la beauté ; l'amoureux de la beauté engendre, nécessairement, des idées illégitimes. Telles sont les leçons du bon goût français.

L'Esprit

L'esprit français, c'est la grâce du mot se moquant de la pesanteur des choses et des idées.

En paroles, le Français appelle de ses vœux le chaos et lance un non orgueilleux au monde, mais en pratique il est obnubilé par la logique, tempérée par un oui harmonieux. L'Allemand, en paroles, veut découvrir de l'ordre partout dans le monde, auquel il adresse un oui humble ou héroïque, mais en pratique il se permet tant d'écarts comportementaux, dictés par un non de poète. Le non est dans le langage, et l'idée - dans la pensée. Le chaos survit aux mots, mais succombe aux concepts. Vénérer l'ordre, c'est renoncer au mot final et chercher l'idée minimale.

La forme que prend le débat des idées : en Russie - le sermon sur la Montagne ; en Allemagne - l'ascension d'un cénobite ; chez les Anglo-Saxons - le pragmatisme démocratique ; en France - la guerre civile.

L'âme est pleine de flèches et de vecteurs, pour mes goûts, mes élans, mes préjugés ; mais le cœur n'a que quelques points indéfinis, témoins d'un Bien immatériel, intraduisible ; à la hauteur d'âme et à la profondeur de cœur, l'esprit apporte des horizons des idées et des actes. *La conscience est la ligne droite, la vie est le tourbillon* - [Hugo](#). Dans la conscience, le Français voit l'esprit, l'Allemand – le cœur, le

Russe – l'âme. Tous les tourbillons, aujourd'hui, se calmèrent dans une platitude.

L'extase, comme état d'esprit, devrait être réservée aux seuls gentlemen (et interdite aux moines, avocats ou journalistes). Il faudrait bannir de la scène publique l'exaltation de l'ampleur (Wagner), de la profondeur (Dostoïevsky), de la hauteur (Nietzsche) et bercer les hommes par l'apaisante platitude, ou la mélasse, des Proust, Chopin, Hegel, qu'on glisserait entre les agitations des stades, des Bourses ou des salles de débat des intellectuels parisiens.

Je m'intéresse à tout, dit le philosophe allemand ; *je m'en fous de tout*, lui rétorque le philosophe français. Les deux ne manquent ni de buts ni de moyens, ils manquent de bonnes contraintes. L'attitude anti-philosophique, c'est le sentiment de terre ferme dans nos modèles du monde. Lâcher prise, c'est une première allusion au réveil d'une vraie réflexion. Mais il faut avoir bien possédé par l'esprit ce que j'envisage d'abandonner par mon âme. L'esprit philosophique, c'est un fort cerveau cédant le pas à une âme ironique.

Rien de valable ne fut bâti sur la négation, la contradiction, la lutte, l'inconscience. Les ontologues du non-être ou du néant, ou bien Hegel, Marx et Freud, lorsqu'ils abordent ces avortons de sujets, sont des charlatans. En Allemagne, Marx accroche sa fumisterie de la lutte des classes à la morne dialectique hégélienne ; Koyré et Kojève, ces métèques en quête d'originalité, érigent à Hegel un piédestal en France ; la décadence et la vulgarité plongent les blasés dans des

cloaques psychanalytiques. Sans un oui, divin et aporétique, pas de non, convaincant et humain.

Valéry (de ses *Cahiers*) n'est que de belles lumières muettes, qui peuvent mettre en valeur mes ombres musicales ; Nietzsche n'est que de belles ombres dansantes, auxquelles je trouve des sources lumineuses et immobiles. Toutefois, les sots savants proclament : *Nietzsche nous sert de lumière* - Foucault. Personne en France ne comprit Nietzsche. Comme personne n'y comprit Valéry.

S'adresser à son soi inconnu, c'est parler devant Dieu, c'est avoir des choses à se dire. L'intello parisien est sûr d'avoir beaucoup de choses à dire, mais il ne parle que parce qu'il n'a rien à se dire.

L'esprit français est l'heureuse rencontre de l'ampleur latine amphigourique, élégante et légère, avec la profonde ironie anglaise et le haut lyrisme germanique.

Une des dernières illusions culturelles - croire en ascension du discours, tenu, progressivement, au nom de la Haute-Savoie, de la France, de l'Europe, de l'humanité civilisée. Tôt ou tard on comprendra que dans cette élévation la part de l'homme se rapetisse. On ne verra plus d'esprit au milieu de la lettre.

Un jour, la musique des ruelles moscovites et des places parisiennes se tut ; presque au même moment, le silence de Delphes ou Herculaneum se mit à réveiller en moi une musique intérieure ; la

musique durable, c'est un temps incompréhensible et non pas un espace maîtrisé.

Molière – origine des raisonneurs concierges - Valéry. Pour moi, aucune parenté avec la France de Molière, Marivaux, Guitry, Sollers ne m'est pensable ; des sentiments filiaux et presque tribaux pour la France de Montaigne, Voltaire, Valéry, R.Debray. Je sais que c'est la première France qui domine, et a toujours dominé, dans les ... cœurs des Français, et la seconde - seulement dans leurs têtes.

L'unique harmonie entre les meilleurs artistes français et le goût du Français moyen ! À comparer avec l'incompatibilité du génie de Byron, Pouchkine, Leopardi, Nietzsche avec leurs compatriotes.

À Paris, le parcours géo-démocratique d'un grand homme, à vol d'oiseau (de proie) : de sa résidence permanente dans le XVI-ème (de la Mère-Finance) à celle, éternelle, dans le XX-ème (du Père-Lachaise), en passant par l'acier du robot dans le VII-ème (la tour Eiffel), les ors du prébendier dans le VI-ème (le palais de la Médicis), la pierre enviée dans le V-ème (la coupole panthéonique), l'argent reconnaissant dans le XII-ème (le temple du Bercy).

Plus le Français aime son pays, plus il se rapproche de l'universel ; l'Allemand, au contraire, se recroqueville sur son provincialisme. Napoléon chercha à exporter l'idéal libertaire dans le monde entier ; Hitler voulait laisser les Français avec leurs chamailleries parlementaires et les Russes - avec leurs commissaires. *Le patriotisme du Français fait que son cœur s'étende sous l'effet d'une chaleur ; celui*

de l'Allemand rétrécit son cœur, comme une peau transie - Heine - *Der Patriotismus des Franzosen besteht darin, daß sein Herz durch die Wärme sich ausdehnt ; der Patriotismus des Deutschen besteht darin, daß sein Herz enger wird, wie Leder in der Kälte.*

Trois belles rencontres, en France : un genre, *L'Ignorance Étoilée* de G.Thibon ; une noblesse, [R.Debray](#) ; un style, celui de [Cioran](#). Entre les personnages, aucun point commun en vue. Un *vichyssois absolu*, un *révolutionnaire irrésolu*, un *indécis dissolu*. Des sources d'admiration multiples, sans supervision systématique.

La qualité des mots, des tempéraments ou des idées en conseil des ministres, en salons mondains, en conseils d'administration ou en jurys littéraires est la même que dans les bars ou les stades. Nourrir l'illusion inverse dévoja tant de belles plumes françaises, de Balzac à [R.Debray](#). Que mes ombres ne soient projetées ni par des notables ni par des minables. Ni, d'ailleurs, par les murs de mon propre édifice ; l'architecture des ruines m'y aidera.

Peu de goût viscéral pour le mystère ; le culte irresponsable de la clarté – deux défauts de la culture française, qui expliquent la faiblesse de sa poésie et de sa philosophie.

Heidegger, Ortega y Gasset et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie

que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

L'homme civilisé tient solennellement à la différence entre le turbot et le hareng, le fauteuil Louis XIII et la chaise Ikea, le jardin à la française ou à l'anglaise. L'homme cultivé, souvent affamé, souvent couché, souvent tenant à un seul arbre, - les égalise ironiquement.

L'Allemand veut que sa pensée soit noble, le Russe – qu'elle soit folle, le Français – qu'elle soit sûre, l'Anglais – qu'elle soit ironique. Et quel exploit – réunir ces qualités au sein d'une même pensée ! On ne peut trouver ces quatre caractéristiques que chez Nabokov, seulement voilà – chez lui, il n'y a pas de pensées...

Les hommes sont transparents, l'homme est impénétrable. Parmi ceux-là - rien à chercher ; devant celui-ci - tout à croire. Il s'agit de trouver l'homme. *Les Français ont plus de foi dans l'homme qu'ils n'ont d'illusions sur les hommes* - Valéry.

Étant trempé dans trois cultures, je peux vivre trois sortes de sacré, en-deça de ces trois frontières. Le sacré russe – ses contes de fées, l'infini de ses espaces, sa musique mélancolique, l'humanité de sa littérature. Le sacré allemand – le romantisme de ses Lorelei, la noblesse de sa poésie et de sa musique, l'audace de ses mystiques. Le sacré français – la douceur de ses chansons et de ses paysages, l'élégance de ses châteaux, le bon goût de ses paysans ou de ses filles. Dans ces exercices d'admiration, il n'y a pas de place aux batailles, aux ingénieurs, aux princes de ce monde.

Le Français est élégant sur la surface, il s'amuse ; l'Allemand est lourd dans la profondeur abstruse. La légèreté est plus abordable à un esprit élégant qu'à un lourdaud savant, ce qui favorise l'usage des ailes et la découverte de la hauteur. L'esprit se sacre par une gloire mythique, mais exaltante ; l'âme se souille par une réelle, mais ennuyeuse, pureté.

En France, on habitua tellement les esprits à l'omnivoracité, qu'ils devinrent aussi démesurés que les foies des oies gavées, au détriment d'autres organes. *Il sert peu d'avoir de l'esprit, lorsque l'on n'a point d'âme* - Vauvenargues. Le goût en est la première victime.

Le Français s'amuse avec sa théorie des passions ; l'Allemand ennue avec sa passion des théories ; le Russe nous laisse perplexes avec ses passions où ne perce aucune théorie, et ses théories qui s'expriment en langage des passions, sans expliquer celles-ci.

Les Français mirent plus d'un siècle, pour écraser *l'Infâme* (un vrai et unique mérite de Descartes à Diderot), tandis que les philosophes allemands, amis des pasteurs, se livraient aux litanies sur la vérité, les connaissances, le mystère. Mais sans *l'Infâme*, le discours français tourna à l'ennui rationnel, tandis que la logorrhée allemande se métamorphosa en poésie, irrationnelle mais philosophique.

Le nécessaire, mystérieux au départ, est voué à la platitude du commun. *Les Russes ont le droit de regarder la France de haut, car ils*

respirent dans le possible - Cioran – ce possible étant mystérieux pour longtemps.

Ce que les peuples attendent de la religion se reflète sur leurs caractères : l'appétit de dogmes réglementés des Allemands, l'appétit de rites exotiques des Russes, l'appétit d'hérésies ingénieuses des Français, d'où la lourdeur des premiers, l'irréalisme des deuxièmes, l'inventivité des troisièmes.

Les nations sont des arbres, et elles peuvent enthousiasmer ou repousser par toute partie de leurs saisons ou de leur corps ; certains ne valent que par leurs fruits ou leurs ombres ou leurs nids. L'arbre français, dans ce qu'il a d'attrayant, est des plus complets ; c'est pourquoi moi, plus que les Français de souche ou les Français de branches, j'apprécie le Français de l'arbre entier : des racines, des sèves, des fleurs, des ramages, des élagages et des greffes.

La France est le pays du premier pas et du premier début des idées - Dostoïevsky - *Франция есть страна первого шага и первого почина идей*. Du temps de Néron, déjà, on le savait : *Le Gaulois, créateur des commencements* - Suétone - *Initium facientibus Gallis*. La France sait donner au premier pas la certitude du parcours et la profondeur des fins. La Russie attrape les idées des autres, cherche à les placer à une hauteur utopique, sans savoir ni construire le deuxième ni mesurer le dernier pas. *La Russie est un pays, où tout se commence et rien ne s'achève* - D.Mérejkovsky - *Россия – страна, где всё начинают и ничего не оканчивают*.

L'Allemand s'occupe de racines et du tronc, le Français de fleurs, les Anglais de fruits – Kant - Der Deutsche besorgt die Wurzel und den Stamm, der Franzose die Blüten, die Engländer die Früchte. Il ne reste aux autres que de s'occuper de sève, qui fait de tout cela - un arbre. Ou bien d'en chercher l'ombre.

Notre regard sur la France - un enchantement dans l'incompréhension - Tsvétaeva - Наше взаимоотношение с Францией - очарование без понимания. L'Allemand comprend l'urbanisme français, l'Anglais - la politique, l'Espagnol - la philosophie, l'Italien – la gastronomie, mais seul le Russe y voit le chevalier, sans comprendre ce qui est chevaleresque. On n'aime que ce qu'on ne comprend pas. Le monde est fait d'esprits-fantômes et de faits-atomes. Les fantômes enchantent le regard, les atomes se contentent des yeux.

La France est un revenez-y d'écumes et de fontaines, de cascades et d'avens, une façon de s'y prendre avec les robinets, les regards des filles et le temps qui passe – R.Debray. La patrie n'est pas ce qu'on aime, elle est ce qu'on aime, sans savoir pourquoi.

Un savoir bien digéré ne produit que de viriles, ironiques et hautes métaphores. *Il ne faut pas attacher le sçavoir à l'âme, il l'y faut incorporer* - Montaigne. Baudelaire aurait pu être un Nietzsche français (tandis que Proust n'en avait aucune chance, n'ayant ni le talent ni la noblesse ni le savoir), si ses boutades étaient rehaussées d'un peu plus d'ironie distante ; celui-ci choisit le bien du Crucifié pour contrainte négative, tandis que celui-là se ridiculisa avec le beau à nier. Le

français pousserait à *prendre parti*, ce qui expliquerait l'échec des tentations *nietzschéennes* de Valéry.

Dans ma représentation se trouve un concept, auquel s'attache l'étiquette française – la *vache* (mais j'en ai d'autres étiquettes nationales, attachées au même concept). Si j'oublie le nom français de ce bovidé, le concept reste intact – à faire réfléchir ces mauvais philosophes, qui pensent que c'est le langage qui représente la réalité.

Être un Ouvert, c'est être ouvert à l'appel de ton étoile, vivre de révélations, plutôt que d'annonciations : *révélation* - enlever le voile, *Offenbarung* - rendre ouvert, *откровение* - se débarrasser du toit. Reconnaître que nos limites mystérieuses sont intouchables et, pourtant, vivre de l'aspiration vers elles, c'est aussi - avoir son propre regard, qui n'est que l'ouverture, faite non pas pour être investie, mais pour investir le monde. Notre intérieur strict n'est qu'un problème de vision, et notre extérieur - une solution visible.

L'Ouvert, en allemand (*das Offene*), signifiait jadis (par exemple, pour Hölderlin) - une libre nature, une hauteur montagnarde ; avec *Rilke*, le mot prit un sens mystique de l'appel des sources ; Heidegger lui donna une tournure topologique, avec le désir des frontières infinies ; enfin, Celan : *L'Ouvert est un domaine sans frontières, où l'homme se libère de lui-même - Das Offene ist der grenzenlose Bereich menschlicher Selbstbefreiung* - confond ce qui est sans frontières (l'infini) avec ce qui n'inclut pas ses propres frontières (l'ouvert mathématique ou lyrique que retiennent les commentateurs français).

Chez Heidegger, la confusion avec le verbe *ouvrir* fait de l'Ouvert une espèce d'*aléthéia* - des mises en lumière de ce qui aurait été dissimulé.

Plus vaste est la platitude niée, plus haut est l'horizon qu'on vise ; c'est pourquoi l'Allemand, s'attaquant à toute une contrée (les *Philistins*) est plus hautain que le Français avec son bourg (le *bourgeois*) ou le Russe avec sa ville (*мещанин*).

La philosophie anglo-saxonne, grâce à la distinction entre *to be* et *being*, évita la pollution, qui sévit en grec, en allemand, en français, à partir de ce verbe parasite et trop facilement substantivé, *être*. Imaginez le flot de thèses nouvelles, si Hamlet avait marmonné : *être ou néant* ? Ceux qui consacrent leurs meilleurs doutes non pas aux fins, mais aux commencements, feraient gémir leurs *mots* : *naître ou ne pas naître*.

Rôle néfaste que peut jouer la grammaire : la transitivité du verbe *taire* (tandis qu'il est intransitif en allemand, *schweigen über*, et en russe, *молчать о*) fait du silence de Wittgenstein une cachotterie ou une dissimulation, tandis qu'il s'y agit d'une impuissance ou d'un recueillement ; peut-on *taire* un *heptagone constructible* ? - la transitivité suppose l'existence, ce que ne fait pas l'intransitivité. Le *Filioque* n'est pas très loin. Par ailleurs, il ne serait qu'une pure chinoiserie : *Le premier engendra le second ; les deux produisirent le troisième ; et les trois firent toutes choses. L'incompréhensibilité de cette Trinité vient de son Unité* - Lao Tseu.

Que doit comprendre un Français, lorsqu'on lui parle de *survenue* de l'être ou d'*arrivée* de l'étant heideggériens ? Un rire ironique et franc serait compréhensible. Tandis que la bonne traduction serait : le *transfert* (*Überkommnis*) du nouménal dans la *parution* (*Ankunft*) du phénoménal - banal, connu depuis Platon, formalisé par Kant.

L'IA, peut-elle avoir une conscience, s'interrogent les observateurs, sans se soucier du gouffre entre deux acceptions du mot *conscience* en français. L'IA symbolique a déjà une conscience intellectuelle beaucoup plus profonde que l'homme, car elle s'appuie sur la représentation et le savoir, tandis que l'homme, le plus souvent, s'arrête au langage et aux croyances. Enfin, la conscience morale de l'homme se manifeste sous deux formes : le contenu objectif de ses actes externes et le contenu subjectif de ses émotions internes. Le premier aspect est facilement modélisable, mais le second échappe au langage et même à la raison - l'IA y sera amenée aux simulacres.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la ligne sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique (Pascal ou Valéry) et la meilleure poésie allemande est philosophique (Hölderlin ou Rilke).

Le Français est le seul à oser se méfier des idées et se fier au mot. *Le Français est l'homme et maître du mot. Sa pensée a pour source la langue* - W.Schubart - *Der Franzose ist ein Mensch und Meister des Wortes. Er denkt von der Sprache her.* Tous tentent de rehausser l'émotion : le Français - par le mot - outil - verdict, l'Allemand - par le rêve - but - motifs, le Russe - par la vie - contrainte - repentance. Le motif premier comme la dernière parole méritent la mémoire surtout dans un verdict sans appel, dans des causes entendues.

La *fidélité* (comme *faithful* ou la *верность* russe) renvoie à la *foi*, tandis que la *Treue* allemande – à la *vérité* (le *true* anglais). Et de la vérité – une belle remontée jusqu'à l'*arbre* : *true* – *tree* (le *dérévo* – *депесо* – russe).

Dans une *situation* on est assis pour réfléchir ; dans une *Stellung* on reste debout, par la volonté d'un autre ; dans un *положение* on se couche, résigné.

En Allemagne ou en Russie, il est facile de passer pour poète ou philosophe, grâce à la langue : une phonétique, une morphologie, un vocabulaire - de grande variété et richesse. En français, il est impossible de tricher : il y faut absolument avoir de la sensibilité poétique, du talent rhétorique, de la noblesse de l'esprit. Une fois de plus : les contraintes y rendent la création plus subtile et le discours – plus laconique. Le français est une langue idéale pour le genre aphoristique.

En allemand et en russe, la surabondance de *moyens* morphologiques et rythmiques rend trop facile l'illusion de pensées profondes ou de vaste lyrisme. En français, les *contraintes* stylistiques excluent du Parnasse les inhabitués des hauts sentiers. On reconnaît l'élite par la place qu'elle accorde aux contraintes. Nietzsche et Pouchkine sont d'heureux exemples de l'application de contraintes à la française aux moyens expressifs de leurs langues maternelles.

Le même mot pour *fin*-cible et *fin*-limite ! Pourquoi s'étonner que le Français soit si raisonneur en fourrant partout cet intrus de causalité racoleuse ? Et si la fin-limite était derrière nous, avant notre premier pas ? Et si la fin-cible servait à aiguïser notre regard et non nos flèches ?

Le vocable *mot* est masculin en français, neutre – en allemand et en russe, féminin – en italien et en espagnol. Il est féminin aussi en grec, et l'on comprend alors pourquoi, pour les Grecs anciens, le mot était une hétéra (les pensées, elles, deviennent, toutes, de simples catins) et devait s'adonner à la prostitution sacrée. Se soumettre aux caprices des dieux ivres. Ne pas former de famille en s'acoquinant avec un seul concept.

L'*émotion* (*excitation*) nous renvoie au mouvement (la terre), *Aufregung* – à la hauteur (l'air), *волнение* – à l'onde (l'eau). Pourtant, c'est le feu qui traduirait le mieux leur sens désirable. *Que l'amour soit une mer agitée entre les rivages de vos âmes* - Kh.Gibran - *Let love be a moving sea between the shores of your souls*. Il pourrait être aussi un

néant, dont l'ardeur serait entretenue par la caresse des regards, des mains, des paroles.

Une langue doit permettre de faire entendre ma voix, ma personne éthique, et d'inventer un style esthétique. Je constate qu'il y a beaucoup d'originaux, en Allemagne et en Russie, et peu d'élégants. En France, il y a beaucoup d'élégants et peu d'originaux. Une conséquence de la nature des langues ?

Le relief du français fait ressortir les concepts avant les relations, l'anglais fait l'inverse, l'allemand et le russe entourent les deux d'une même indétermination. Le nombre de concepts dépassant, de loin, celui de relations, le français se prête mieux aux œuvres de l'esprit, mais en moindre mesure à celles de l'âme.

La langue maternelle est le dernier refuge du solitaire. Pour un écrivain français, en proie à la solitude, la langue française est une douce et caressante consolation ; pour un Allemand ou un Russe, cette consolation est empreinte de mélancolie : *Quand le doute m'étrangle, tu m'es le seul soutien, - langue libre russe - Tourgueniev - Во дни сомнений, ты один мне опора, свободный русский язык. La langue allemande fut la plus fidèle consolation de ma vie - H.Hesse - Die deutsche Sprache ist der treueste Trost meines Lebens gewesen.*

Dans les interjections les plus courantes, Dieu est *aimable* en allemand (*lieber Gott*), *juste* en russe (*Боже правый*), *gentil* en français (*bon Dieu*).

En allemand et en russe, le mot *tristesse* porte une aura poétique ; en français, il a une très mauvaise réputation, désignant quelqu'un d'ennuyeux, de terne, de lourdaud. Le Français préférerait être amer plutôt que triste.

Là où ce n'est pas l'essence mais la nuance qui compte, on est dans le commun, dans le comparatif, tandis que c'est dans le sublime, dans le superlatif, que s'exprime une âme originale. Le Français mise trop sur la nuance, tandis que l'Allemand vise surtout l'essence.

Nulle chose ne mérite ton élan, ni de tes soupirs n'est digne la terre
– Leopardi - *Non val cosa nessuna i moti tuoi, nè di sospiri è degna la terra.* Et tu confies tes soupirs à l'immobile hauteur, hauteur qui est ce séjour, d'où rien ne tombe à terre – on y reconnaît le plus germanique des poètes italiens. Une fois constatée l'indignité terrestre, les refuges possibles sont : la vie (le corps et le Bien), l'art (l'âme et le Beau), le savoir (l'esprit et le Vrai). Les Italiens et les Russes en appellent à la vie (les premiers acceptant tout, du vulgaire au sublime, et les seconds refusant tout, sauf de vagues projections dans l'avenir), les Allemands veulent ne respirer que la pureté des hauteurs poétiques, et les Français emménagent dans des châteaux raffinés ou dans d'élégants salons littéraires. Seuls les Français appliquèrent l'équation nietzschéenne : la vie et l'art, c'est la même chose !

L'horizontalité du gazon face à la verticalité de l'arbre. Paysage béni pour pique-niques, moutons et golfeurs ou climat à imaginer pour toutes les saisons d'un arbre - il faut choisir. *Le Français pense*

trop en termes d'arbre, le contraire de l'herbe, qui pousse par le milieu, c'est le problème anglais - Deleuze.

La noblesse est une question du goût : chez le dernier des goujats français je trouve des traces d'une noblesse ; la mentalité des lords britanniques n'est que de la goujaterie.

Pour *voir* du Chaos, il faut de bonnes oreilles ; pour le faire *parler* - de bons yeux. Quand on invertit, benoîtement, les rôles, on n'obtient que du désordre. Les moments à guetter : l'ordre s'avérant harmonie (l'esprit français reflété par [Valéry](#)), le désordre se sublimant en chaos (l'âme russe, vue par [Dostoïevsky](#)).

L'Anglo-Saxon réduit la philosophie à une grammaire, le Français - à une logique, l'Allemand - à une structure, le Russe - à une poétique.

Le Russe, dans son isolement des catacombes, prêche la rencontre des foules fraternelles ; le Français exhibe sa solitude polaire, quelques heures après un dîner en ville, en compagnie de son éditeur.

Le même potentiel du délire est attribué à chaque nation. L'Allemagne le consacre à la poésie, la France - à la politique, les USA - à la religion. Le délire russe ne contient que ... du délire, pseudo-poétique, pseudo-politique, pseudo-religieux. En tout cas, *les plus grands biens, qui nous échoient, sont ceux qui nous viennent par le moyen d'un délire* - Socrate.

Le personnage négatif pour l'Anglo-Saxon, c'est un névrosé, pour le Français - un sot, pour l'Allemand - un philistin, pour le Russe - un homme transparent.

Une jolie illustration de la différence entre la gloriole française et l'humilité russe : les nombres *premiers* s'appellent, en russe, - nombres *simples* (*простые числа*).

L'Allemand apprend la force du pensé, le Français - l'élégance du penser, le Russe - la caresse de la pensée.

L'Anglais a plus d'avis que de pensées, l'Allemand - plus de pensées que d'avis (Heine). L'avis du Français est la pensée ; l'avis du Russe - la vie.

L'Américain veut chercher le fond de la solution, l'Allemand - le fond du problème, le Russe - le fond du mystère. Le Français se contente - et il a raison - d'en trouver la plus belle forme. *Les Russes ignorent la joie de la forme* - Berdiaev - *Русские не знают радости формы*.

Des archéologues, poètes ou critiques d'art allemands sillonnent la Grèce, la France ou l'Italie et imitent la pureté, la grandeur ou la beauté, vues, comprises et digérées ; des rêveurs russes imitent les mirages des autres, sans leurs soifs, sans leurs transports, sans leurs cartes ; voilà pourquoi la culture russe est plus originale. Parce que plus inventée.

L'absence du sentiment du droit, chez les Russes, est un vide du même ordre que *l'un des inconvénients du caractère français, l'absence du sentiment du devoir* (Delacroix). Et c'est dans leurs vides respectifs qu'ils font évoluer leurs génies, remplis du sentiment contraire. Comparez avec ceux, d'outre-Atlantique, qui ont les deux et où dorment, à la fois, et la conscience et l'élan.

Ni Dostoïevsky ni Tolstoï ne trouvèrent en France d'adeptes de talent (on ne peut pas prendre au sérieux des G.Bernanos ou A.France) ; c'est d'autant plus étrange que Nietzsche ou Wittgenstein en sont des héritiers enthousiastes et pénétrants.

Ni en Allemagne ni en France il n'y eut un seul vrai nietzschéen ; ils sont nombreux en Russie, et sans la moindre imitation ni surprise : Nietzsche est le plus russe de tous les philosophes occidentaux ; les épigones académiques fouillent dans ses idées (qui sont bien pauvres), les épigones littéraires - dans ses métaphores (qui sont fort belles), tandis que les vrais nietzschéens se reconnaissent eux-mêmes - dans son ton (qui est, avant tout, noble).

Tout esprit français est dans un mot d'esprit ; l'idée de l'esprit est tout esprit allemand ; le mot et l'idée, débarrassés d'esprit et devenus gémissement ou icône, c'est l'esprit russe.

L'Allemand est obsédé par la mesure, il y réduit même son idéal, la pureté (*le brut aussi a besoin de mesure, afin que le pur se reconnaisse* - Hölderlin - *unter dem Maße des Rohen brauchet es auch damit das Reine sich kenne*) ; le Français se pavane avec ses outils de

mesurage et les appelle esprit ; le Russe se veut être la mesure même, pour n'évaluer que le démesuré - la douleur, la bonté, la solitude.

Le Français réussit sa gloire en calculant dans le réel, l'Allemand réussit sa conscience en travaillant sur le réel, l'Anglais réussit sa compétition en fabriquant le réel ; le Russe échoue dans son rêve, en trichant sur le réel.

Sur les rapports avec la vérité : le défaut le plus grave, pour un Allemand - de l'ignorer, pour un Russe - de la justifier, pour un Français - de ne pas savoir la fabriquer.

La pensée s'inscrit, en Allemagne, dans une philosophie, en France - dans une littérature, en Angleterre - dans une politique, en Russie - dans la vie, ce réseau de riens. *En Allemagne on veut la pensée pour la méditer, en France - pour l'exprimer, en Angleterre - pour l'appliquer, en Russie - pour rien* - Tchaadaev. L'absence d'œuvres serait la définition même de la folie (Foucault, et l'œuvre de [Pouchkine](#) n'était pas encore venue te consoler comme Montaigne - le Tasse), folie dont un oukase te stigmatisa, pour que tu y rejoignisses, malgré toi-même, Swift, [Nietzsche](#), Van Gogh, Artaud.

Le Russe est si pressé de hurler son pouls du bon, qu'il oublie de s'assurer le concours du rythme du beau ; le Français est si obnubilé par la voix du beau, qu'il oublie d'y insérer des silences du bon.

Pour être porté aux nues par sa nation, l'Américain doit gagner, l'Allemand - souffrir, le Français - briller, l'Italien - chanter, le Russe - tomber.

Les personnages au goût le plus détestable : en Russie - les âpres (les Eurasiens ou les théologiens), en France - les sirupeux (Proust, Guitry, Sollers), en Allemagne - les insipides (Hegel, Husserl). Les meilleurs : en Russie - les tourmentés, en France - les placides, en Allemagne - les illuminés.

La réussite sociale : pour un Américain - partir les poches vides et arriver millionnaire ; pour un Français - troquer sa guinguette provinciale contre dîners en ville parisiens ; pour un Russe - de tourmenté devenir tourmenteur.

Dans la connaissance de l'homme, le Français se penche sur le *comment*, l'Allemand - sur le *où*, l'Anglais - sur le *quand*, le Russe - sur le *qui*. *Le Français s'amuse, l'Allemand rêve, l'Anglais vit, le Russe singe* - Gogol - *Француз играет, немец мечтает, англичанин живёт, русский обезьянствует.*

Connaître la chose ou toucher à son mystère ? *L'Allemand tourne autour de la chose, le Français capte un rayon, qui en émane, et continue son chemin* - H.Kleist - *Der Deutsche geht um das Ding herum, der Franzose fängt den Lichtstrahl auf, den es ihm zuwirft, und geht weiter.* Le Russe, par un coup de pied, la voue aux ténèbres extérieures ou, par un coup de cœur, exige d'elle un rayonnement éternel.

La réflexion, le foyer, la découverte de paysages - tels sont les cadres de notre vie, errante ou sédentaire : *L'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la France pour y vivre* - d'Alembert. Mais en Russie, qu'on voyage, qu'on pense ou qu'on vive, tout se réduit à y souffrir.

Le rire s'inscrit dans le paysage et le caractère français ; la moquerie constitue le climat et le tempérament russes. *Le Français est dans le rire, le Russe - dans la grimace ; le Français grimace lorsqu'il rit, le Russe rit lorsqu'il grimace* - V.Joukovsky - *Француз - весел, русский - насмешлив ; француз осмеивает, потому что он смеётся, русский смеётся, потому что осмеивает*. Le premier sait qu'il vaut mieux en rire ; le second se demande, s'il ne vaudrait pas mieux en pleurer.

Les vices et les vertus des nations changent si facilement de signe, il suffit de leur adjoindre quelques compléments de lieu ou de temps. Après l'énumération cinglante : *L'Anglais cherche le profit, le Français - la gloire, l'Allemand - le pouvoir, le Russe - le sacrifice* - W.Schubart - *Der Engländer will Beute, der Franzose Ruhm, der Deutsche Macht, der Russe das Opfer* - pensez au profit en usine, à la gloire au salon, au pouvoir en église, au sacrifice en caserne, et vous rabibocherez tout le monde.

Pour l'Anglo-Saxon, est vrai ce qui marche ; pour l'Allemand - ce qui se tient debout ; pour le Français - ce qui plane ; pour le Russe - ce qui (que ?) justifie la position couchée.

Ces Yankoïdes, exilées à Passy ou Montparnasse, pratiquant leur *aristocratie* parmi marchands de tableaux, cultivant le *Bel Esprit* dans des restaurants, s'épanouissant aux courses à Enghien et en escapades sur la Riviera, elles me font penser à deux grandes exilées russes, Akhmatova et [Tsvétaeva](#), ne se liant, en France, qu'avec d'autres exilés, A.Modigliani ou [Rilke](#). Mais le badaud s'extasie sur toutes ces G.Stein, N.Barney, A.Nin, repues et insignifiantes. Et leurs homologues masculins, E.Pound, Fitzgerald, Hemingway, furent, eux aussi, de répugnants bourgeois, entreprenants et snobs.

Une fois seul, le Français reste sociable, l'Allemand tourne en bête, le Russe devient ermite, un saint, en compagnie des anges et des démons.

Des métèques-clochards, comme Celan ou [Cioran](#), sont de rares *promoteurs* des poètes et philosophes russes ; le *marketing* triomphal de leurs homologues américains est assuré par des hordes de professeurs des Business Schools.

Chez les Français, la souffrance tend trop vers les gouffres, et chez les Allemands – vers le ciel. Elle n'est réelle, c'est à dire bestiale, incurable, écrasante, que chez les Russes. Et puisque la liberté est au ciel de la fidélité ou dans l'hypogée du sacrifice, on peut comprendre pourquoi la souffrance ne s'y convertit pas en liberté.

L'Anglais, l'Allemand, le Français, le Russe voient dans leur patrie respective - une protectrice, une muse, une déesse, une mère. D'où leurs propensions à folichonner, à s'oublier, à statufier, à pleurnicher.

Le défaut d'écrivain le plus impardonnable à leurs yeux : l'Anglais - un faible sens de l'humour, le Français - un style manquant de rigueur, l'Allemand - le peu d'étendue de l'oreille, le Russe - le peu de honte dans le regard.

L'Anglais qui prie est un spectacle peu émouvant ; le Seigneur doit lui préférer le Français qui blasphème. Le Seigneur a en horreur la prière du Russe, toujours blasphématoire, mais Son hypostase littéraire a un faible pour le blasphème russe, si énorme, qu'il touche au ciel.

L'écriture de [Nietzsche](#) fait penser à l'esprit français et au ton russe. Le style de Montaigne, Pascal ou [Voltaire](#), le sujet y dominant le projet, et l'élégance de forme se moquant de la rigueur de fond. La véhémence et le conservatisme de [Dostoïevsky](#), la pureté et la honte y étant inextricablement mêlées sur le même axe vertical. L'homme, ce soi connu, le soi du centre, le soi haïssable, il doit être surmonté par le surhomme, ce soi inconnu, le soi des commencements, le soi admirable.

La philosophie, en Angleterre - anatomie intellectuelle, en Allemagne - physiologie spirituelle, en France - hygiène mentale, en Russie - pathologie vitale.

Une chose bien dite vaut bien une chose bien faite, tel est le bon credo du Français. C'est en cela que la France est supérieure aux autres, qui n'ont envie de dire qu'après qu'une chose fut faite. L'artiste

précède les choses, le chroniqueur les suit. *Dictum factum*. Toutefois, d'après Pavlov : *Les réflexes du Russe s'accordent non pas avec l'action, mais avec les mots* - *Условные рефлексы русского человека координированы не с действиями, а со словами* - une concurrence existerait à l'Est.

Pour deviner les rapports de l'Européen avec la connaissance, il suffit d'examiner son verbe-fétiche : *under-stand* (humilité), *ver-stehen* (pénétration), *com-prendre* (universalité), *по-нять* (hauteur).

L'Allemand pense, qu'à l'Est on maîtrise la profondeur, à l'Ouest – la forme, mais seul le Teuton se les approprie, toutes les deux. En passant de la profondeur à la forme ou vice versa, on perd obligatoirement l'une et l'autre. La profondeur est dans un pressentiment de la forme ; la forme est dans un refus sursitaire de la profondeur. *La France est trop légère, la Russie - trop lourde, seule l'Allemagne a les pieds par terre et la tête - dans les nues* - *Tsvétaeva* - *Франция легка, Россия тяжела, у Германии ноги на земле, голова в небе*.

En aucune autre langue on ne traduit si bien l'état d'âme qu'en russe. L'allemand est bien doté pour le maintien d'un souffle poétique, l'anglais - pour l'ironie distante, le français - pour l'harmonie délicate, claire et inexplicable.

L'image d'artiste maudit est bouleversante en France, surprenante en Allemagne, banale en Russie. Elle est ridicule dans le monde anglo-saxon ne s'intéressant qu'aux réussites.

Comment le Français, l'Allemand ou le Russe lisent la *volonté de puissance* ? - volonté de (seulement) pouvoir (à la [Shakespeare](#)), de faire (*die Macht*, à la [Valéry](#)) ou de posséder (*власть*, à la [Nietzsche](#)) ? Leur seul dénominateur commun s'appelle intensité.

Un grand homme se fait remarquer, en allemand, par ses excursions, en anglais - par son ambiguïté, en français - par sa clarté, en russe - par sa charge émotive. Pour l'Allemand, le mot est une marche, pour l'Anglais - une brique, pour le Français - un détail décoratif, pour le Russe - un soupir, un cri, un élan.

La hauteur de mon regard sur la vie est déterminée par l'attention que je porte soit aux origines et commencements, soit aux buts et finalités. L'inspiration passive ou l'aspiration active. Le Russe fataliste penche pour la seconde et le Français – pour la première de ces attitudes : *Napoléon s'adressait au Destin, Alexandre [Alexandre Ier] – à la Providence* - [Chateaubriand](#).

On s'occupe toujours trop de sa famille : l'Italien de sa sœur, l'Allemand de ses descendants, l'Américain de ses ancêtres, le Russe s'interroge sur son vrai frère et le Français sur son vrai père.

Le Français, comme les Anciens, vise l'équilibre et la tranquillité ; le Russe s'ennuie dans une paix d'âme ; sans savoir bien réfléchir, il est chez lui dans une agitation inarticulable. *Les Allemands s'exaltent par la méditation au lieu de se calmer* - Stendhal. Et pourquoi ne pas faire un compromis, en vouant la raison au calme, le cœur – à l'exaltation et l'esprit – à la méditation ?

Le robot devint l'idéal commun des Français, des Allemands, des Russes ; il y est, respectivement, bon vendeur, bon producteur, bon tricheur. On n'y décèle aucune trace d'un chevalier, d'un héros, d'un saint.

Le Français a raison de sentir de la profondeur – dans la peau, puisque, primo, il sait apprécier la caresse et, secundo, sa surface touche à sa profondeur, tandis que l'Allemand profond n'a pas de peau, et le Russe blessé n'a qu'elle.

Le Russe veut tout évaluer à l'aune de l'âme, le Français ramène la valeur de l'homme à l'esprit. Mais je ne comprendrai jamais, pourquoi le Russe admire l'escroc, le voyou, le parvenu, si peu respectueux de l'âme, ni pourquoi le Français porte aux nues [Proust](#), Céline ou Houellebecq, si manifestement dépourvus de tout esprit.

J'accorde à la France la palme d'universalité, mais c'est par simple constat que le cœur (l'Allemagne) ne peut être que national, que l'âme (la Russie) est plus près des étoiles que du sol, tandis que l'esprit est la chose la plus cosmopolite.

L'*esprit* universel français (Montesquieu), le *cœur* sacré des peuples (Hölderlin - *heiliges Herz der Völker*), l'âme vaste du Russe ([Dostoïevsky](#) - *размах русской души*), - on s'y trompe d'adjectif : l'esprit doit être vaste, le cœur - universel, et l'âme – sacrée.

Pour clarifier leurs rapports avec Dieu, le Russe, le Français, l'Allemand, abandonnent leur organe principal – l'âme, l'esprit, le cœur – et comptent, respectivement, sur l'esprit (pour Le connaître), le cœur (pour s'en émouvoir) ou l'âme (pour Le réinventer). Rousseau : *Croirai-je qu'un Scythe soit moins cher au Père, et pourquoi penserai-je qu'il lui ait ôté, plutôt qu'à nous, les ressources pour le connaître ?* - a peut-être raison.

Le Russe ne comprend pas les valeurs européennes et s'auto-proclame – nihiliste ; il avance à tâtons, vers des ténèbres, et l'enjolive par un état d'esprit pseudo-eschatologique. *Le Français est dogmatique ou sceptique ; l'Allemand – mystique ou critique ; le Russe – apocalyptique ou nihiliste* - Berdiaev - *Француз бывает догматиком или скептиком ; немец — мистиком или критицистом ; русский — апокалиптиком или нигилистом*. L'Européen voit nettement le rôle social de l'esprit et laisse aux caprices personnels dialoguer avec le cœur ou l'esprit. Le Russe vit tout en vrac et son âme s'entend si rarement avec son esprit.

L'intellectuel russe parle de son peuple, l'allemand - de ses poètes, l'américain - de son gouvernement, le français - de soi-même. Peu importe le ton - compati ou maugréant.

Les meilleures plumes russes et françaises visent les horizons de la pitié, mais les premières attrapent le vertige, en ne quittant pas des yeux le firmament de la honte, tandis que les seconds préservent l'équilibre, grâce à la profondeur de l'ironie.

Il faudrait imaginer comme un Français, s'élancer comme un Allemand, désirer comme un Russe : *C'est en Russie que la puissance du désir est la plus énigmatique, au-dessus de tous les autres* - Nietzsche - *Die Kraft zu wollen ist am allerstärksten und erstaunlichsten in Russland.*

L'homme en général est un concept creux ; l'universalisme a tellement de facettes. Le Français voit l'homme en train de réfléchir, l'Allemand – à calculer, le Russe – à souffrir (il porte le génie de l'art de souffrir). Et puisque, quelle que soit la trajectoire humaine, au bout nous attend la souffrance, le Russe est peut-être l'homme le plus universel. *Pourquoi les plus brillants des Européens cherchaient en Russie de la consolation, de l'espérance, de l'âme ? Serait-ce à cause de cette réponse russe, qui porte sur l'homme en général ?* - V.Soloviov - *Почему умнейшие из европейцев искали утешения, надежды и души в России? Не потому ль, что русский ответ касается человека в целом?*

La manie du *comment*, chez les Français, fait qu'il y ait tant de brillants traités sur des balivernes ; l'obsession par le *quoi*, chez les Allemands, fait qu'on aboutisse, avec eux, dans de grandes profondeurs, pour y vivre une imposante lourdeur. Le Russe, lui, ne quitte pas des yeux - le *qui* ; le *comment* et le *quoi* y sont sacrifiés à l'autel du *moi* ou du *nous*, impénétrables, et prenant la forme de confessions, d'utopies, de délires, de déchéances.

Le Russe et le Français sont d'accord sur le lieu de la vraie vie – ailleurs. La beauté et la bonté se dégagent du rêve plus nettement que de la réalité. *L'Allemand veut pénétrer jusqu'à la Nature. Le Français et*

le Russe s'arrêtent à la convention - H.-F.Amiel - ils savent, ceux-ci, qu'aller au bout, c'est aller à l'ennui.

Le Russe ne se soucie guère des grandes libertés civiques, il vit, gravement, des illusions sur des petites libertés sentimentales ; le Français a trop de soucis autour des petites libertés citoyennes, et il est espiègle et lucide dans les grandes libertés frivoles, mondaines ou grivoises.

En Russie, comme en Allemagne, le Vrai scientifique et le Beau artistique sont des buts en soi, ce qui explique la profondeur de la réflexion germanique et la hauteur de l'enthousiasme russe. Mais *en France, la science et la poésie sont des moyens et non pas des buts* - Pouchkine - *во Франции наука и поэзия – не цели, а средства*, ce qui en explique la légèreté et l'élégance.

Le Russe veut une liberté, poussée jusqu'au chaos ; le Français arrange la liberté, pour éviter le chaos. *Même dans la liberté, le Français aime l'ordre, tandis que chez nous on voit dans l'ordre un asservissement* - Tchekhov - *Француз любит порядок даже в свободе, а у нас в порядке видится рабство*.

Le Français aime la vie dès qu'elle est débarrassée de souffrance ; le Russe aime la vie dans la souffrance, puisque celle-ci lui est nécessaire pour avoir le droit d'un jugement. À l'Allemand il y faut de l'abstraction : *Le Russe aime la vie telle qu'elle est ; l'Allemand – telle qu'elle aurait pu être* - Morgenstern - *Der Russe liebt das Leben wie es ist, der Deutsche – das Leben wie es sein könnte*.

La vocation de l'Allemand – rendre les choses plus pesantes ; celle du Français – les rendre plus légères ; celle du Russe – les rendre écrasantes ou impondérables.

En France, si on est déjà quelque chose on veut être tout. En Allemagne, on doit renoncer à tout pour avoir le droit d'être quelque chose – K.Marx - In Frankreich genügt es, daß einer etwas sei, damit er alles sein wolle. In Deutschland darf einer nichts sein, wenn er nicht auf alles verzichten soll. En Russie, on est si sûr d'être tout, qu'on ne fait rien pour être quelque chose. En Kakanie, on allait encore plus loin - G.Mahler : *En Autriche, chacun devient ce qu'il n'est pas - In Österreich wird jeder das, was er nicht ist.*

L'ordre : pour un Français – la Loi universelle, pour un Allemand – la discipline individuelle, pour un Russe – l'arbitraire du Chef. *Essayez de laisser libres nos mains – très rapidement, nous demanderons de nouveau des fers - Dostoïevsky - Попробуйте развязать нам руки, и мы тотчас же опять попросимся в ярмо.*

L'honneur est vaniteux chez le Français, altier chez l'Espagnol, orgueilleux chez l'Anglais, courtisan chez l'Allemand – Kant - Die Empfindung von Ehre ist am Franzosen Eitelkeit, an dem Spanier Hochmut, an dem Engländer Stolz, an dem Deutschen Hoffart. L'honneur, chez le Russe, est si dépourvu d'attributs, qu'il se confond facilement avec le déshonneur. Question de caprices, de courants d'humeur aléatoires, imprévisibles.

Dans l'air désespéré de Moscou, je survivais d'une espérance invivable. Là où toute jouissance est à portée de mon imagination, je finis par jouir du désespoir. Paris est *le seul endroit où il fasse bon désespérer* - Cioran.

Les Anglais voient les choses comme elles sont ; les Français comme elles devraient être ; les Allemands, comme elles pourraient être – Valéry. Les Russes voient les choses comme ils les veulent, soumises à leurs quatre volontés. Dans le domaine des idées, ils veulent exercer le même despotisme, la même incohérence, au nom d'un droit imprescriptible de caresser des chimères. Ni cynisme ni idéalisme ni romantisme, mais caprice, arbitraire, imprévisible.

À l'esprit qui pense et au cœur qui sent, à la France et à l'Allemagne (Hugo), il faudrait associer l'âme russe qui souffre.

Dans l'harmonie unique de Venise ou de Paris, on sent une présence énigmatique d'une puissante volonté qui imprime le tout et lui soumet les parties. L'une doit sa splendeur aux marchands et l'autre – aux rois ; mais la première devint majestueuse, et le second – républicain. *Paris ! Principe et fin ! Paris, ombre et flambeau !* - de Vigny.

La niaiserie de Proust - *Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence* - illustre un malentendu. L'intelligence la plus profonde consiste à comprendre ce qui relève de *ton* langage (l'euphonie, l'usage, le style - la poésie) et ce qui renvoie à *ta* représentation (les concepts, les théories, les systèmes - la philosophie) et d'en trouver

l'équilibre. Le Français penche trop du premier côté, et l'Allemand – de l'autre. Toutefois, la bêtise consiste à accorder trop de place aux langages ou représentations des *autres*.

Les horizons des hommes de métier se rétrécissent. Ce n'est qu'en France qu'on puisse encore tomber sur un paysan-philosophe, un banquier-poète, un pêcheur-historien. *Se spécialiser, c'est rétrécir d'autant son univers* – C. Debussy.

Venise est un rêve, enveloppé de mystères ; Paris se charge de les développer dans la réalité.

L'ironie est ignorée par le Russe et l'Allemand, profanée par l'Anglais et sublimée par le Français. *La France : Laissez-lui faire des choses frivoles sérieusement et gaiement les choses sérieuses* – Montesquieu.

Savoir plaisanter sur ses malheurs est une excellente qualité des Français : *En France, on plaisante sur l'échafaud, à la Bérézina, aux barricades* - Balzac.

Les séjours prolongés dans les hauteurs font mépriser et le cœur et l'âme et l'esprit. *J'aime tout de la France, excepté l'esprit français* – [Hugo](#). Les plumes au ciel ou la plume sur terre n'ont ni les mêmes horizons ni les mêmes firmaments. Le regard d'ange est désincarné, les yeux de bête sont hallucinés.

Dans la largeur de son âme le Russe propage des langueurs et des souffrances ; dans la profondeur de son cœur l'Allemand sombre dans des mystères et des verbiages ; dans la hauteur de son esprit le Français sublime des superficialités et des styles.

L'Asie – règne de la prédestination ; l'Amérique – règne du hasard ; l'Europe – règne de l'imagination. Chacune – son espèce potentiel de rêve. Mais la réalité commune étouffe les âmes et s'infiltré dans tous les esprits. La France est le perdant le plus malheureux. *La France excelle dans l'exquis ; elle est médiocre dans le commun* – E.Renan.

Le Russe enveloppe son amour dans un désespoir ; le Français développe son esprit pour aimer plus galamment.

Signe d'une maturité artistique – tenir à la grâce du mot plus qu'à la pesanteur des idées. *Le peuple russe est dans la recherche de la vérité, le Français ressent l'épuisement des idées* – Tourgueniev - *В русском народе - искания правды, во Франции - идейная законченность*. Les idées finissent par rejoindre le patrimoine collectif ; les mots gardent l'individualité de l'auteur.

Chez les Allemands – un équilibre entre les buts et les moyens, peu d'intérêt pour la passion ou la théâtralité. Le point commun des Russes et des Français est la grandeur des visées ; mais les moyens d'action russes pèchent par la brutalité et les objets de réflexion français – par la petitesse. *Après le Russe vulgaire, rien n'est plus désagréable que le Français vulgaire, - le frelaté ou le plaqué* –

H.F.Amiel. Derrière la vulgarité, peut se trouver une force d'âme ou une élégance d'esprit.

Le Français est réaliste, l'Allemand et le Russe – rêveurs. Ceux-ci visent le fond, celui-là – la forme. Ceux-ci pêchent leurs images dans un tiroir profond, où s'entassent l'absolu de l'âme ou l'éternel du cœur ; celui-là se borne à ce qui prit la forme de connu, prouvé, réussi, dans la hauteur de l'esprit. Seul le Français sait que tous les fonds furent déjà explorés et il se concentre sur l'invention des formes.

L'Allemand veut introduire de la lumière dans la profondeur de la raison ; le Russe – dans l'étendue de la déraison ; le Français se met en hauteur pour éblouir en mots et éclairer en idées.

L'Allemand poursuit la liberté du nécessaire ; le Russe apprécie la liberté de l'arbitraire ; le Français forme la liberté codifiée. *Le Seigneur a mis en France le plus noble des sentiments - l'amour de la liberté* – A.Dumas.

L'Allemand combat le hasard, dans une communauté savante ; le Russe le subit, dans un troupeau chaotique ; le Français le fuit, vers la clarté sociétale. *Sans la patrie, l'homme est un point perdu dans les hasards du temps et de l'espace* – H.Lacordaire.

L'Allemand ne sait pas ce qu'il vaut ; le Russe ne sait pas ce qu'il doit. *Les Français ne savent pas ce qu'ils veulent* – A.Karr. Le Français

est dans le valoir ; le Russe – dans le pouvoir ; l'Allemand – dans le devoir.

Qui incarne le mieux l'esprit français ? Ronsard ? Montaigne ? Pascal ? Voltaire ? Hugo ? Valéry ? Impossible de trouver un point commun entre ses génies si originaux et inimitables ! Le lyrisme, l'érudition, la souffrance, l'ironie, la majesté, l'intelligence – tant de facettes de ce fantôme protéiforme. Peut-être une certaine suavité du langage les rapproche, et l'esprit qu'on voit n'est dû, en fin de compte, qu'à la langue qu'on entend. Prêchant la raison autoritaire, ils émettent, avant tout, de la musique langagière. La grâce de la langue faisant oublier la pesanteur des idées. L'esprit français ne serait, alors, qu'un bel-esprit.

Malgré toute mon antipathie pour Descartes, il faut reconnaître qu'il était le premier à se débarrasser des notions *universelles* de vérité, justice, savoir, imposées par le ciel, pour privilégier l'individu en tant que source de tous les concepts, qui ne peuvent être que *particuliers*.

L'application sociale de la devise de la République forme, extérieurement, des citoyens, des nationalistes, des hypocrites ; elle ne rend, intérieurement, ni plus libre ni plus fraternel ni plus juste ; ces qualités ne se prouvent qu'en solitude.

Le fond ironique de Voltaire est plus facile à traduire que la forme sentimentale de Rousseau. C'est pourquoi *aux yeux du monde, la*

France c'est Voltaire et non pas Rousseau – H.Bergson. Mais, comme en poésie, c'est la forme intraduisible qui rend mieux un esprit de génie.

Le cœur français n'a pas assez de sanglots pour émouvoir ; l'âme française n'a pas assez d'ombres pour nous rendre mélancoliques ; la beauté exceptionnelle n'a choisi que l'esprit français.

La légèreté ironique française s'arrête définitivement, peut-être, avec J.d'Ormesson (en parallèle avec ce goût noble, continue de déferler le goût sirupeux vulgaire - des Molière, Marivaux, [Proust](#)). J'en parle à cause d'un épisode personnel anecdotique. Les proches de J.d'Ormesson lui ont fait croire que les talents modernes se réfugient désormais sur l'Internet. J.d'Ormesson y créa une page, en déclarant qu'il allait y chercher des chefs-d'œuvre. Au bout de deux ou trois mois, il abandonna, écoeuré, dégoûté, mais en reproduisant, tout de même, un seul texte, c'était un chapitre de mon *Thésaurus*, intitulé *Aristocratie*... Il mourait quelques mois plus tard.

Le poids des objets abordés, la profondeur du regard, l'acuité des idées – je parcours ces critères, je me penche sur ceux qui réussirent le mieux dans leur poursuite, je constate qu'au bout du compte les résultats font partie d'un fonds commun, collectif, partagé. La pesanteur est leur source, motif et finalité. La grâce française, que beaucoup d'étrangers cherchaient à imiter, consiste à reconnaître, ironiquement, l'universalisme initial et donc le collectivisme final du fond et à se mettre à polir la forme particulière. En plus, les meilleures plumes découvrent, que de la perfection de la forme surgissent, miraculeusement, de beaux objets ou de hautes idées.

Le Français admet volontiers de ne vivre que des apparences, les images photographiques de la vie n'existant pas dans nos consciences. Toute vision du monde n'est qu'hypothétique ; le monde ne se réduit ni aux idées ni aux mots ni aux lois. C'est pourquoi les yeux perspicaces ne suffisent pas, il nous faut des regards créateurs d'apparences.

Le fond ou la forme, la profondeur ou la hauteur, la réalité ou le rêve, le savoir ou l'intuition, l'intelligence ou la créativité, la gravité ou l'ironie, la droiture ou la caresse, l'abnégation ou le narcissisme, le moi connu et le moi inconnu, la maîtrise ou l'audace, le récit ou le chant, le paysage ou le climat, la fidélité ou le sacrifice – tant d'axes de réflexion à la française qui m'ont rendu axiologue !

Le Russe se saoule de ses propres questions insolubles ; l'Allemand épuise toutes les réponses possibles aux questions des autres ; le Français n'apprécie que les va-et-viens entre les questions vagues des autres et ses propres réponses fracassantes.

Le désordre enchante le Russe, horrifie l'Allemand, sert de teste pour un nouveau modèle de l'ordre à la française. Le délire russe, la méticulosité allemande, la logique française y trouvent leur compte.

L'esprit français n'est pas dans l'étincelle du commencement, mais dans la lumière continue d'une routine salonnarde, dans l'enchaînement d'échanges, de répliques, de sorties, de réparties. Les

non et les oui, empreints d'une même courtoisie, ressemblant à la monotonie prosodique de la langue française.

Là où les autres veulent atteindre l'ultime nudité des *choses*, le Français s'occupe de la haute couture des *mots*.

Une belle qualité de l'esprit français : chercher à remplacer par des variables les constantes, figées par l'habitude, – d'infinies interrogations surgissent des nouvelles variables, les constats deviennent hypothèses, l'inertie se mue en création, les finalités s'inclinent devant de nouveaux commencements.

Dans les idées, ce qui séduit le Français, c'est leur clarté – un mauvais héritage cartésien ! Ailleurs, on apprécie en elles le poids, le volume, le vertige. La beauté est laconique, la vérité est bavarde.

Dans les exercices philosophiques, le délire est affaire d'ivresse ; et il est préférable au sérieux, conceptuel ou verbal. C'est pourquoi Hegel et Nietzsche (un fou logorrhéique et un fou poétique), de la philosophie allemande, sont plus entraînants que Bergson et Sartre (un bavard et un creux), de la philosophie française.

Le mépris est organique et mortifère ; l'indignation est mécanique et vivifiante. Le Français, tenant à la logique et à la qualité de la vie, préfère l'indignation ; partout ailleurs s'éploie surtout le mépris.

La pire détresse du Français, c'est paraître ridicule. Tant de générations fourbissaient des boucliers contre les piques méprisantes

des autres, que c'est grâce à ces progrès que l'esprit français a acquis la souplesse de ses réparties, orales d'abord et écrites ensuite.

La forme est inépuisable, tandis que l'état du fond arrive à la saturation ; c'est pourquoi la civilisation française, attachée davantage à la forme, se maintient, tandis qu'ailleurs, on répète le fond commun, avec des formes de plus en plus dégénérées.

L'Histoire

La place de l'opposition politique, aux moments les plus dramatiques de l'histoire d'un pays : en Russie – le souterrain, en Allemagne – le camp de concentration, en France – les nues des vœux pieux parlementaires.

Les apports des deux révolutions. La française : en liberté - presque rien, en égalité - un microscopique progrès de l'égalité des *chances*, en fraternité - l'ivresse de quelques années. La russe : en liberté - l'étouffement définitif d'une liberté naissante, en égalité - un saut énorme vers l'égalité dans la misère, en fraternité - l'ivresse de quelques mois. Toutes les deux - nées de très beaux rêves : de ceux des encyclopédistes et de ceux du *marxisme* et de l'Âge d'Argent. Les peuples décidèrent de se débarrasser des rêves.

L'Histoire allemande - le soldat et ses exploits, la russe - le policier, l'anglaise - l'ingénieur, la française - l'homme d'État, l'italienne - le financier, l'espagnole - le courtisan, l'américaine - l'entrepreneur. Et l'on veut faire de l'Histoire une école de sagesse et y perçoit même une philosophie ! Dans ces enchevêtrements de faits, qui, d'ailleurs, furent encore plus aléatoires et fastidieux jadis qu'aujourd'hui.

De trois révolutions, l'anglaise – industrielle et vaste, l'allemande – philosophique et profonde, la française – politique et haute, - seule la première garde de l'actualité dans la platitude moderne mercantile. La

verticalité des penseurs ou des rêveurs est aujourd'hui aussi exotique et anachronique que les mystères ou les larmes.

En 1789, le curé, écrasé par l'aristocrate, incrédule et frivole, et par le sans-culotte, crédule mais envieux, fut réduit au prestige des clowns ou des cracheurs de feu ; aujourd'hui, aussi bien le scientifique, obsédé par l'impôt et l'écologie, que le contribuable, accroché au stade et à la vitamine, méprisent l'intellectuel, qui finit dans une stature d'idiot du village ou de parasite de la société.

Ceux qui, depuis la Révolution française, dominaient la culture européenne se définissent en fonction de leurs manques : faute de moyens – les progressistes, vide des fins – les absurdistes, béance des commencements – les présentistes. Les premiers visaient les horizons collectifs, les deuxièmes – les profondeurs personnelles, les troisièmes – la platitude sous leurs pieds. Tous – aigris, respirant l'air du temps et s'en inspirant, et, tout compte fait, - enfants de la nature. L'homme de culture se tourne vers les grands hommes, tous morts, tous au passé, tous familiers des mêmes firmaments détachés du temps. Son talent le dote de moyens, son intelligence lui souffle les buts, sa noblesse lui dicte les commencements. Et c'est la noblesse qui fait le plus défaut, aujourd'hui.

Les intellectuels français – [Montaigne](#), [J.Joubert](#), [Valéry](#) – ennemis de la gazette. Sur la scène publique, ils furent évincés par les journalistes – guetteurs des faits divers – depuis les affaires de Callas ou Dreyfus jusqu'aux gilets jaunes. À la charnière entre ces tribus

inconciliables se trouvait **Voltaire** – l'ironie des premiers et le faux pathos des seconds.

L'unité française se créa grâce, en grande partie, à l'ethnocide (occitan, provençal, breton, lorrain, alsacien, corse), mais le résultat est admirable ; à la longue, la culture divine justifie l'injustice humaine.

Tous ceux qui saluent une évolution ou une expansion de la nature psychique, poétique ou intellectuelle de l'homme font preuve, systématiquement, d'une étrange bêtise. Voici, par exemple, une perle d'un *homme de progrès* : *La pensée moderne a réalisé un progrès considérable en réduisant l'existant à la série des apparitions, qui le manifestent* - de ces abominables ratiocinations dont les Français teutonisés sont les seuls à détenir le secret.

L'ennui semble être un point commun entre les révolutions française et russe. 14 Juil.1789 - Rien. - les plumes et les caméras enthousiastes inventeront ce que ne virent les yeux ni perçut l'esprit. *Nov.1917 : parmi cette horreur sans nom, au fond de cette absurdité - l'ennui. Tout va au diable et - il n'y a pas de vie. Il n'y a pas de ce qui insuffle la vie : d'un élément de lutte* - Hippus - *Нояб.1917. Среди этих омерзительных ужасов, на дне этого бессмыслия - скука. Всё летит к чёрту и - нет жизни. Нет того, что делает жизнь : элемента борьбы.* Les descendants introduiront les lutteurs, les arènes et les récompenses.

La Révolution française annihilait les privilèges, la Révolution russe annihilait les privilégiés ; la Révolution française prônait la Raison et la Loi, la Révolution russe prônait les passions et l'arbitraire ;

la Révolution française portait la guerre hors de ses frontières, la Révolution russe déclenchait la guerre civile ; la Révolution française ridiculisait la superstition magique, la Révolution russe lui substituait une superstition idéologique ; la Révolution française compromettait le pouvoir des tyrans, la Révolution russe produisait les pires des tyrans.

Une adaptation abusive du jargon de la Révolution russe à celui de la Révolution française : ce vers de Mandelstam : *Apologie absurde du quatrième état [le prolétariat] - Присягу чудную четвёртому сословию* - est traduit, en France, par – superbe promesse faite au troisième état. L'horreur devant des barbares démagogues et sanguinaires, transformée en idyllique amendement d'un futur code civil.

De l'ambivalence de la devise de la République française : le putsch du général Franco fut proclamé sous les mêmes vocables - *Libertad, Fraternidad, Igualdad !*

L'intérêt des chemins, pour le Russe, n'est pas le déplacement des pieds, mais le placement du regard – vers ses horizons ou sur son étoile. Cette singularité russe fut remarquée par de grands voyageurs : *En Russie, il n'y a pas de routes, il n'y a que des directions* - Napoléon. Il n'est pas étonnant que la roue de l'Histoire s'y embourbe, et que l'on soit obligé de la réinventer à chaque nouvelle époque russe.

Alexandre Ier, en traversant à cheval le pont d'Austerlitz, ne le fait pas renommer et, admiré par Chateaubriand et Talleyrand, magnanime, il quitte le Paris conquis soulagé. Il inspire la reconnaissance aux Prussiens et aux Autrichiens. Ah, si Staline laissait

Varsovie et Prague disposer de leur liberté, quelle reconnaissance, pour des siècles, porterait l'Europe à ce peuple héroïque libérateur ! Mais Staline y laissa sévir de grossiers commissaires, qui furent heureux de pouvoir ramener dans leur misérable patrie une paire de chaussures, un tabouret ou un briquet, introuvables en URSS.

Le chemin est bon pour le Russe s'il est imprévisible ; pour l'Allemand – si l'on marche au pas là-dessus ; pour le Français – s'il est droit. *Il faut toujours suivre le droit chemin. On est sûr de n'y rencontrer personne* – Malraux – tous les chemins droits sont des sentiers battus, même sur les voies prioritaires.

L'égalité des corps et la fraternité des âmes furent un rêve des aristocrates. Mais c'est la liberté des esprits roturiers qui l'enterra. L'injustice, que Tocqueville fait aux Français : *Les Français veulent l'égalité dans la liberté et, s'ils ne peuvent l'obtenir, ils la veulent encore dans l'esclavage* - s'applique pourtant aux Russes d'antan. En plus, ils voulaient la liberté dans l'égalité et, s'ils ne pouvaient l'obtenir, ils n'en voulaient plus dans l'inégalité. L'égalité est le devoir de la liberté (et non pas, comme dit Berdiaev : *La liberté est le droit à l'inégalité - Свобода есть право на неравенство*).

La Russie fut un climat. Son empire vola en éclats, sa race se métissa, sa personne se fondit en foule, le climat de ses cieux et de ses âmes résiste mieux que le reste à l'épreuve de l'histoire. *L'Angleterre est un empire, l'Allemagne - une race et la France - une personne* - Michelet.

Le romantisme du début du XIX-me siècle méprisait la foule et chantait la solitude. Même l'image de [Napoléon](#), sous les plumes romantiques, en était entachée : *Esclaves, vous l'avez trahi ; partout, il était seul, immuable et froid* - Lermontov - *И, как рабы, вы предали его. Один, - он был везде, холодный, неизменный.*

Une étonnante ressemblance entre *La confession d'un enfant du siècle* (de Musset) et *Un héros de notre siècle* (Lermontov). *Lermontov a de l'esprit, dont la puissance et la stature sont égales à celles d'Alfred de Musset* - A.Dumas – *Лермонтов - это ум, равный по силе и масштабу Альфреду де Мюссе.* Ces enfants du siècle étaient solitaires et mélancoliques ; aujourd'hui, ces enfants sont rigolards et reflètent, fidèlement, des clans, des coteries, des partis ? Je ne connais qu'une seule exception – [R.Debray](#), héros byronien d'un autre siècle.

Reims ou Dresde subissent le sort des vaincus, mais Moscou sort de son incendie, triomphale, mythique : *Jamais, en dépit de la poésie, toutes les fictions de l'incendie de Troie n'égaleront celui de Moscou* - [Napoléon](#).

Dans Napoléon s'incarnent plusieurs hypostases de l'arbre, dont la plus vivace est celle du chêne de la liberté. *Il joint aux lauriers de Mars l'olivier de la civilisation* - Stendhal.

Dans le cadre moderne, on imagine, sans trop de retouches, Goethe ou [Hugo](#). Aucune place, en revanche, pour [Pouchkine](#). Quel rêve déçu : *Pouchkine représente le Russe à son apogée, tel qu'il sera dans deux siècles* - Gogol - *Пушкин - русский человек в его развитии, в*

каком он явится через двести лет ! Pouchkine serait aujourd'hui si horrifié par la chute du Russe, qu'il se réfugierait auprès des Tziganes ou des Circassiennes. Aucun poète n'est cependant si adulé dans sa patrie, et si désespérément isolé.

On a raison de dater la naissance de l'intellectuel français à partir de l'affaire Dreyfus (ou même de celle de Calas) ; depuis, il garde intact le foyer principal de ses soucis – le fait divers. L'intellectuel russe est né avec le sens aigu de la souffrance, abstraite ou charnelle, sentimentale ou sociale, fiduciaire ou dogmatique ; ce souci ayant disparu, on peut annoncer, aujourd'hui, l'extinction de l'intellectuel en Russie.

Même si, globalement, A.Suarès se fourvoie dans son anti-germanisme : *Un ou deux hommes en Angleterre, trois ou quatre en Russie, trois ou quatre en France, voilà tout le siècle. À l'entour, le désert*, on peut songer à la place qu'aurait prise la culture russe, sans le désastre révolutionnaire.

Dans l'Histoire du christianisme en Europe, il y a des datations étrangement régulières (en arrondissant) : les évangélisations de la (future) France (Clovis), de l'Allemagne (l'Anglais Saint Boniface), de la Russie (Vladimir, le Soleil Rouge) – les ans 500, 750, 1000. Le christianisme antique, catholique, protestant – les ans 0 (Jésus), 800 (Charlemagne), 1600 (Luther). Il faut attendre l'an 2400 pour la nouvelle hérésie germanique.

La véritable rupture, produite par la Révolution russe, est le mieux illustrée par le poème *les Douze* de A.Blok. Un écho du Bateau ivre peut y être entendu. *Ce chant est inouï de grossièreté et de stupidité. En fait, je ne pense pas qu'il soit russe, il est français* - Machado - *Este canto es de una grosería y de una estupidez inauditas. En verdad, no creo que sea ruso, sino francés.*

Le mot très en vogue, ces jours-ci : *terrorisme* ; comment verrais-je l'homme, qui s'adonnerait à cette activité ? - libre, considérable, courageux, illimité. J'avoue avoir aligné ces adjectifs, après l'atterrante aberration de Chateaubriand : *Je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné que le terroriste* ! Mais nous sommes d'accord sur la place qu'il mérite - le cachot.

La France partage avec Rome la place, qu'elle accorde à la grandeur – personnelle, artistique ou impériale. Et la grandeur se conçoit dans le rêve et déçoit dans les chutes. *La France est le résultat de grands malheurs et de grands rêves* - Aragon.

La France, victorieuse de la Grande Guerre, transforme la gloire de survivre en joie de vivre ; la Russie, victorieuse de la Seconde, passe du deuil de survivre à l'horreur de vivre.

Quelques mois de séjour, en Amérique ou en Russie, suffirent à A.Tocqueville et au marquis de Custine, pour avoir des révélations, intuitives et irréfutables, sur la nature vicieuse d'une démocratie ou d'une tyrannie, pratiquées par des robots ou des esclaves.

La politique a toujours été l'affaire des comptables et non pas des diplomates. Le Français, ami des palabres, aurait dû écouter le Grand Cardinal : *La politique n'est pas l'art du possible, c'est de rendre possible ce qui est nécessaire*, ce que comprit le Stendhal du désirable et non pas le Hugo de l'intronisable.

L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime, le Français - comme sa fiancée, l'Allemand - comme sa vieille grand-mère – H.Heine - *Der Engländer liebt die Freiheit wie sein rechtmäßiges Weib, der Franzose - wie seine Braut, der Deutsche - wie seine alte Großmutter*. Le Russe la traite en complice, fée ou sorcière ; et sa rivale est la vie, dont il s'agit de déjouer le regard. Pour tous, aujourd'hui, la liberté fait tout bêtement partie d'une équipe qui gagne. L'Anglais joue au club, le Français - au parlement, l'Allemand - à l'usine, le Russe - dans le souterrain.

En Russie, l'absolutisme fut tempéré par le régicide, en Allemagne – par l'obéissance, en France – par des chansons (N.Chamfort).

Quelle liberté pouvait apporter Napoléon à l'Europe, tandis que sa censure de tout imprimé était totale, et il interdisait à Chateaubriand, à la réception à l'Académie Française, de prononcer un éloge à la liberté ?

L'Allemand sort du Moyen-Âge des ténébreux moines ; le Français – de la Renaissance de ses lumineux architectes ; le Russe – de Pouchkine.

Dans tous les pays européens, on constate la chronologie de Chateaubriand : *L'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités* – la supériorité de l'action, les privilèges de l'éclat, la vanité du clinquant. La goujaterie suit presque le même cycle : la supériorité de sa révolte, les privilèges de sa tyrannie, la vanité de sa vacuité. Toutefois la France présente une modeste exception : ses quelques aristocrates conservent la supériorité verbale ou comportementale.

De Gaulle n'est pas le successeur du dernier Président de la quatrième République, il est héritier de Napoléon. *Je n'ai pas succédé à Louis XVI, mais à Charlemagne* – Napoléon.

La gloire de Napoléon n'aurait dû s'appuyer que sur le fait d'être inimitable, d'être Corse, italianisant, héritier de la Révolution, chantre de la République, fraternisant avec l'Europe de la liberté. Homme d'esprit, il voulut se mesurer avec un barbare analphabète d'Aix-la-Chapelle, ce qui le banalisa.

L'américanisation n'épargna pas la France. *La France a ses rechutes de matérialisme, les idées qui obstruent ce cerveau sublime n'ont plus rien qui rappelle la grandeur française et sont de la dimension d'un Missouri* – Hugo. Là où règne la matière, l'esprit se rétrécit.

Les Français veulent conserver, les Allemands - devenir, les Anglais - être, les Russes - vouloir – Valéry. Les Français savent ce qu'ils ont à

conserver, les Allemands - ce qu'ils veulent devenir, les Anglais - ce qu'ils doivent être, les Russes ne veulent même pas savoir ce que les autres savent vouloir. *Svoiévolié* - vouloir hors tout savoir et devoir. Leur nihilisme, les Russes le prêtent volontiers au monde entier, tandis qu'il n'est porté que par des Kirillov, sortis tout droit des *Possédés*.

Le but des révolutions russes – assurer le salut du monde par un rêve vague ; celui des révolutions françaises – gagner des droits de l'homme par une réalité plus transparente.

Il paraît que la cause de la Première guerre mondiale serait l'avarice française et la grisaille russe : *Un Kaiser envoya l'armée germanique contre le Français avare et le fade Moscovite* - A.Machado - *Un César ha ordenado las tropas de Germania contra el francés avaro y el triste moscovita*.

Un jour, on divisera l'Histoire de l'humanité en trois stades : le joug d'esclave, la soumission de mouton, la révolte de robot. Avant de retourner dans les cavernes, l'homme, aujourd'hui, se robotise. Il paraît que *la France est contre les robots* – Bernanos.

L'écriture de l'Histoire : l'arbitraire russe invente des fantasmes, idylliques ou monstrueux ; la rigueur allemande développe des diachronies et des synchronies ; l'esprit français enveloppe de frivolités les triomphes et les drames.

À peu près au même moment, naissaient la langue française (le Traité de Verdun) et l'alphabet cyrillique (en Moravie), se déclenchait

le *Drang nach Osten* teutonique, s'établissait le premier contact (sur le Rhin !) entre les Francs (Louis le Pieux) et les Russes, par l'intermédiaire des mercenaires vikings (ennemis des Francs), au service des Slaves de l'Est.

Agnès Sorel, Mary Boleyn, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Madame de Maintenon, Madame de Pompadour et beaucoup d'autres belles, exerçant le même métier auprès des souverains français, surclassent en popularité les Académiciens, les peintres, les romanciers, les généraux. Une station de métro marseillais porte le nom d'une maîtresse de [Napoléon](#) !

L'un des mythes, admirablement entretenu, - l'Académie Française ! Avec sa devise *À l'Immortalité !*, avec son siège élégant, dû à Mazarin, à l'emplacement de la tour de Nesles ; avec ses fauteuils numérotés, depuis de Boisrobert (auquel ma fille consacra sa thèse), avec ses uniformes et ses épées, avec les consolations des non-élus *qui ne furent rien, pas même académiciens*.

Tant d'envolées, enjôleuses ou savantes, sentimentales ou sermonnaires, à l'eau de rose ou au vitriol, autour de l'esprit français ou de l'âme russe, tandis que leurs architectes principaux sont le banquier parisien et le gendarme moscovite, à l'origine des salons et des bagnes.

La liberté est une invention française (la fraternité et l'égalité étant empruntées au Christianisme), tandis que le despotisme, en France, s'inspirait soit de la beauté italienne (Louis XI), soit de la

grandeur espagnole (de François 1^{er} à Louis XIV), soit de l'arrogance romaine (Napoléon).

Guillaume le Conquérant à Hastings, les Bourbons en Espagne et en Italie, Chambéry en échange de l'unité italienne, le petit Napoléon à Sedan, face aux Prussiens – la France fut au centre des bouleversements fondateurs européens.

Ce qui est artificiel, dans la Cité, est généré par la civilisation ; le naturel gît dans l'espèce. L'Anglais calculateur inventa la démocratie, le Français rêveur découvrit la liberté, tandis que le despotisme naturel s'établissait en Grèce et à Rome antiques, ainsi qu'en Russie de tous les temps.

Étant une bête de la conversation, le Français s'intéresse davantage aux modes de communication, plutôt qu'à celui de la transmission, il est dans l'espace plutôt que dans le temps. Même dans l'Histoire ancienne, il déniche surtout des faits divers et des anecdotes.

Toutes les nations cherchent des *idoles* de puissance, de volonté et de réussite ; il faut au Français des *mythes* de grandeur, de gloire et d'honneur.

Plus longue est l'Histoire d'une nation, moins de confirmation exigent ses mythes. L'Histoire des jeunes nations, comme l'Amérique, est transparente et vérifiable, elle ne laisse pas beaucoup de place aux mythes. En France, les mythes, de Vercingétorix à de Gaulle, sont

indiscernables de la réalité, fusion d'un fond avéré et d'une forme fantaisiste.

La légendaire légèreté française s'explique par une nature généreuse, un climat idéal, une intelligence de ses élites, le bon goût de ses paysans, la liberté bien assimilée, le nivellement par le haut, les cœurs amoureux chevaleresques, les filles élégantes et séduisantes – tout y contribue au plaisir et à la facilité de l'existence. D'où le désarroi, et même une pusillanimité, français dans la défaite.

La passion des Français pour les ruptures sociales ou politiques est satisfaite par le suffrage régulier qui crée l'illusion de ruptures révolutionnaires permanentes. Toutes les autres nations, robotisées ou moutonisées, se vautrent dans l'inertie, dissimulée dans la démagogie électorale.

Le Français – un homme civilisé par la liberté ; l'Allemand – un barbare dressé par la culture ; le Russe – un barbare laissé dans la nature.

L'Histoire allemande ou russe est si débordante de mesquineries ou d'horreurs, que pour l'enjoliver, on en invente la Loi ou la Foi Universelles, savantes ou religieuses, se formulant par la magie. L'harmonie de l'Histoire française rend superflues des vérités ou des leçons, qu'on pourrait en tirer, on se contente de chanter l'honneur ou la gloire, le plus souvent faux mais pittoresques.

Nulle part ailleurs, la culture et la civilisation, c'est-à-dire les nerfs et les muscles, ne sont aussi harmonieusement complémentaires et coopératifs qu'en France.

La Modernité

Les clivages culturels opposent les hommes avec beaucoup plus de virulence que les différences matérielles. Les écarts verticaux de culture exacerbèrent les révolutions française et russe ; l'horizontale culture de masse américaine désarme la lutte de classes et le sentiment de race, pour réduire la vie à la négociation de places.

La France reste le dernier pays au monde, où l'intellectuel intervienne dans les affaires politiques, en osant même sortir parfois de la thématique fiscale. *La France est un trop noble pays, pour se soumettre à la puissance matérielle* - Napoléon. Le dernier à y avoir cru, fut le Général de Gaulle. Mais les capitaines d'industrie, qui désormais nous gouvernent, se moquent des états d'âme des généraux.

Je ne suis guère inquiet pour l'avenir paisible et moutonnier du monde, à cause de ce signe qui ne trompe pas : l'ironie disparût de la scène publique. Rappelez-vous que l'ironie ludique précéda immédiatement la révolution française, et l'ironie poétique – la révolution russe.

L'homme libre dénonce d'autant plus facilement la mentalité d'assisté, que la non-assistance à l'homme en détresse n'est un flagrant délit pour aucun code (on ne peut être pris que sur le fait). La pitié devint l'un des sentiments les plus honteux chez l'homme évolué. Chez

le Français elle réveille du mépris, chez l'Allemand - de l'irritation, chez l'Anglo-Saxon - de l'indifférence sarcastique.

En France, le terme d'*aristocratique* devint injurieux, pourtant on y trouve tellement de têtes nobles ; en Angleterre, l'ébahissement servile devant les titres *aristocratiques*, et l'absence complète de toute noblesse.

Devenir Américain : l'hymne, la compétitivité, l'arrogance – n'importe qui peut relever se défi. Devenir Français : l'élégance, la chanson, l'ironie – on comprend et les réticences et les déroutes et l'hostilité du tout-venant.

Le sujet culturel, dominé par le projet commercial, telle est l'américanisation de la France. *Si jamais la France s'américanise, sa fleur raffinée périra sans retour* - H.F.Amiel.

Avec l'anglicisation du monde, on gagne bien en savoir et en pouvoir ce qu'on y perd en vouloir et, surtout, en valoir. On a le savoir, on n'a plus le désir ; désavoués, Platon qui désire savoir, moi qui sais désirer. Et Borgès se trompe de diagnostic : *Au fil des ans, nous sommes passé du français à l'anglais et de l'anglais - à l'ignorance - Con el decurso de los años pasamos del francés al inglés y del inglés a la ignorancia.*

Jadis, le bourgeois s'imaginait gentilhomme en s'acoquinant avec l'artiste, symbole de l'aristocratie d'esprit ; aujourd'hui, la seule aristocratie visible est médiatique, - le bourgeois se détourne de

l'artiste et s'entoure de journalistes, l'artiste lui-même s'abaisse au métier de journaliste et devient bourgeois. Que je regrette la France d'un duc de X, souffrant des suites d'une galanterie, qu'il eut avec marquise de Y, ratant ainsi une chevauchée de Flandre ou de Catalogne, pour s'adonner, en son château, à la rédaction des commentaires spirituels d'Héraclite !

Traditionnellement, tout homme de plume, en France, se doit de choisir son camp - à gauche ou à droite. Je ne saurais pas me prononcer : jadis, on pouvait admirer la haute beauté du doute du droitier et/ou la profonde bonté de la conviction du gauchisant ; mais depuis que les deux optèrent pour la plate vérité comme la seule lice de leurs mesquins combats, ni l'âme ni le cœur ne peuvent plus être leurs juges ; seule l'impassible raison salue ou se détourne du gagnant d'une magistrature.

Abélard et St-Bernard annoncent leur débat public sur la liberté, dans une cathédrale ; le roi de France s'empresse d'y accourir. Aujourd'hui, les princes de ce monde n'honorent de leur présence que les réunions sur les tracas monétaires.

Type de rebelle, dans un style type, vu par un intellectuel type (Sollers) : *Il aime Louis XV, exècre Napoléon. Il ne veut connaître que l'Allemagne maritime. Rien de plus loin de lui que la Russie. En revanche, New York lui plaît, la Chine l'intrigue. La Californie lui envie son arrière-pays. Il est sec, secret, lucide. Farouchement individualiste, il déserte volontiers les collectivités. Bref, ce sera toujours un frondeur. Que les tyrans tremblent devant cet émeutier ! - vous avez compris, il*

s'agit des marchands de vin de la ville de Bordeaux. La ligne du goût coïncidant avec celle de la réussite commerciale.

La liberté à la française : rêvée par Montesquieu, pratiquée par Robespierre, grimée, musclée par **Napoléon** – rêve, sang, mythe. L'Europe prit le dernier pour le premier, d'où l'extase des poètes rebelles – Byron (*Bien que ton esprit ne fût que le Mal, les âmes te pleurent - All evil spirit as thou art, it is enough to grieve the heart*), Heine (*Napoléon, gonfalonniere de la démocratie - Der Gonfaloniere der Demokratie*), Leopardi (*Sa vision, plus vaste que la nôtre, nous en tombons amoureux - Quella visibilità maggiore della nostra, c'innamora*), Pouchkine : *Il montra à notre Nation un cap sublime – la Liberté - Он русскому народу высокий жребий указал, свободу*).

Le Russe met le patriotisme au-dessus de la liberté ; le Français pense l'inverse, et il a raison : *Sauvons la liberté ! La liberté sauve le reste* – **Hugo**, tandis que le Russe, voyant la liberté faire un faux pas, s'ingénie pour la pousser vers l'opprobre. Le patriotisme ne se maintient que par la propagande(dictatoriale ou démocratique). C'est la Nation, et non pas le pays, qui est digne d'être aimée.

G.Steiner, parmi les vivants, fut le plus grand des érudits, le plus intelligent des critiques, le plus raffiné des hommes de goût - il vient de mourir à Cambridge. En Angleterre, cet événement ne figure pas parmi les cent les plus importants, tandis que toute la France en fait un deuil national. Décidément, ces Anglais ne sont ni hommes de nature ni hommes de culture, mais hommes de moisissure.

Le prestige du politicien français fut dû à la nudité solennelle des *mots* justice et liberté, non accompagnés de qualificatifs prosaïques et dont se gargarisaient une gauche pseudo-généreuse et une droite pseudo-émancipatrice. L'Union Européenne, en ne parlant que de la justice sociale et de la liberté économique, dévoila la nudité de la royauté politicienne et provoqua la déchéance du politique au profit de l'économique.

En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin – N.Chamfort. Les sonneurs de tocsin en eurent assez, se reconvertirent en pompiers vigilants et disciplinés et se moquent désormais des étincelles. En absence de sinistres de l'âme, on s'ennuie avec les tocsins de l'esprit.

Même un anarchiste américain n'émet que des réflexions mécaniques et se rapproche du robot. Écoutez Chomsky : *La vie intellectuelle française – clinquante, obscène, infantile et ridicule* - *French intellectual life - meretricious, obscene, infantile and ridiculous*. Toutes ces épithètes stigmatisantes s'appliquent, au moins, aux hommes et non pas aux robots *ternes, prudes, cohérents et sérieux*. Et, par ailleurs, ces qualités-ci caractérisent bien le seul message que les Américains sont capables d'émettre.

L'américanisation rampante noya toutes les racines romantiques et intellectuelles en Europe ; je me sens seul à m'attacher à [Pouchkine](#) en Russie, à [Rilke](#) en Allemagne, à [Valéry](#) en France. *Dans tout citoyen d'aujourd'hui gît un métèque futur* - Cioran.

Lorsque la culture joue le rôle du critère principal, pour juger de la place d'une nation dans le monde, triomphent l'Europe méditerranéenne, dans l'Antiquité, et la France, depuis cinq siècles. Mais lorsque l'économie évince la culture, l'arrogance de l'Europe du Nord surgit à la place de l'élégance méridionale.

Les Normaliens et les notables de Sciences-Po tiennent des langages éminemment différents ; la culture littéraire ou scientifique écrase la nature du lucre ou du fonctionnariat. En revanche, le Hollywood et le Stanford abordent les mêmes sujets, sous le même angle, avec les mêmes perspectives. La verticalité et l'horizontalité.

Je m'ennuie en France, parce que tout le monde y ressemble à **Voltaire** - Baudelaire. Tu serais heureux aujourd'hui, en France, où tout le monde te ressemble, à toi et à tes acolytes, à des B.-H.Lévy, J.-L.Servan-Schreiber, A.Glucksmann, A.Minc, Ph.Sollers. L'écrivain, ce n'est pas sa didactique, mais ses métaphores. Et le bon vieil *archer* de **Voltaire** se *rit* de vos flèches imprudentes.

De son passage à Paris, l'Américain retiendra le nom de l'hôtel, où il a eu un dîner d'affaires, l'Allemand - les horaires des trains, qui conduisent à Euro-Disney, le Russe - le nom de celui qui s'était suicidé à l'endroit le plus proche.

La crétinisation par la philosophie - phénomène moderne en France. Jusqu'à présent l'Allemagne seule paraissait en avoir le privilège – **Cioran**. Il est temps d'abolir les cours de philo au lycée et de multiplier les postes de journalistes ou sociologues pour ceux qui se

trompent de métier. Introduire des cours de l'inactuel pour ceux qui sont sensibles au vide.

La suppression de Facultés de Lettres semble être le seul moyen de libérer la France de la tyrannie des critiques et sociologues d'art. Ou bien en laisser autant qu'il y a de chaires de topologie, le reste étant naturellement inséré dans des écoles d'ingénieurs ou de commerce (ergonomie de l'engineering).

La rue des *Hautes Formes*, à Paris, est un cul-de-sac en zigzag. On n'accède à la rue des *Artistes* que par une espèce d'échelle de Jacob, où tu te frotterais plutôt à un chien oublieux qu'à un ange attentif. Café de la *Renaissance*, à la sortie d'un cimetière, comme l'impasse de *Satan* - à l'entrée d'un autre. L'impasse de l'*Enfant Jésus* menant vers un mouroir. Avertissements.

Le style journalistique existe non seulement dans la presse, mais aussi dans les sciences, en philosophie, en poésie ; plus que cela, il y domine, il devint une langue à part. Le public ne veut plus lire que dans cette vilaine langue ; je ne m'en doutais pas, lorsque je me mis au *français* Personne n'entend – dans les deux sens du mot – ce que je dis ; et je ne dis pas ce que le public attend.

Un héritier de [Pouchkine](#) ou [Tolstoï](#) se sent, aujourd'hui, étranger à Moscou, comme celui de Gilgamesh à Babylone, celui de Ptolémée à Alexandrie, celui de Jésus à Jérusalem, celui de Sénèque à Rome, celui de Constantin à Istanbul. De nos jours, les *voix* des grands ne peuvent

résonner naturellement qu'à Paris, avant qu'il n'en reste qu'une *mémoire*, gravée quelque part à New York ou Salt Lake City.

L'intello français étant absorbé par la spiritualité du jazz ou de W.Allen, je dois faire appel aux Valaques pour appuyer mon intérêt à Port-Royal ou au salon de madame Geoffrin.

L'intellectuel français rêve d'un mouvement social, qui incarnerait ses *idées*. Et il pense servir la vérité. L'idée n'est intellectuelle que si elle renonce à son incarnation et se contente de réveiller des consciences. L'ingénieur ou l'épicier servent certainement mieux la vérité que l'intellectuel. L'intellectuel est celui qui est sensible à la hauteur des vérités et aux roueries des mensonges : *Nous, entachés de poésie, maraudons de chétifs mensonges sur des ruines* - Chateaubriand - comment s'appelle le mensonge des véridiques ruines ? - château en Espagne !

En France, même les sots, pour ne pas être en retard avec leur siècle, se rendaient jadis au marché littéraire, occupé exclusivement par de rares fournisseurs d'images d'ailleurs. Les sots lisaient du Chateaubriand. Aujourd'hui, ce marché est envahi par des hordes d'infâmes scribouillards, satisfaisant le prurit *culturel* des sots et des intelligents. La plupart de ceux qui lisaient du Chateaubriand, lisent aujourd'hui des houellebecq.

Sur l'exemple de Soljénitsyne on voit ce que représentent les trois quarts de siècle de culture, que les Russes n'ont pas partagés avec l'Europe. En revanche, dans le sens inverse, cette séparation explique,

que le Français voit dans l'affaire Dreyfus un phénomène plus monumental que l'archipel du Goulag et tient l'héritage de Mallarmé pour plus évolué que celui de Tolstoï.

Un seul de mes ex-compatriotes siège, aujourd'hui, à l'Académie Française, un *homo sovieticus* type, chantre de la racaille régnante russe et originaire de la même région sibérienne que moi (région que les tableaux lyriques de S.Tesson confirment mieux mes souvenirs d'enfance). Et dire que jadis c'étaient M.Druon, J.Kessel, H.Troyat...

Que serait le grand Américain, sans hôtels, aéroports, garden-parties et drogues ? Que serait le Français moyen, sans fait divers, amendements législatifs, restaurants et invectives ? Que serait le moujik, sans rudesse, ivresse, paresse, vitesse ?

Les Français sont les derniers à ne pas réduire le devoir devant la Nation avec le pouvoir sorti des urnes. *Le politicien pense à la prochaine élection, et l'homme d'État - à la prochaine génération -* Platon.

Dans tous les pays on règle par des compromis les conflits des avis opposés. La France a le génie de les théâtraliser, sans que les protagonistes ne renoncent à rien. *Il n'y a nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France* – Voltaire.

Jadis, le premier critère de la grandeur d'un pays était la culture ; le Français garde la nostalgie d'en avoir été porteur le plus raffiné, mais l'éviction de la culture par l'économie l'ulcéra et le rendit le plus

malheureux du monde. *Pauvre France, si belle et si malheureuse et si diablement joyeuse* - W.Faulkner - *Poor France, so beautiful and unhappy and so damn cheerful.*

La France, comme tous les autres, subit une submersion par la foule, mais elle est la seule à tenir aux intérêts de la Nation. *Souvent la foule trahit le peuple* – Chateaubriand.

La France est le seul pays européen à résister à l'américanisation, surtout par son culte de l'esprit et de la courtoisie. *Les deux seules choses vers lesquelles, en vieillissant, on tend, c'est la France qui les possède – l'intelligence et les bonnes manières* - S.Fitzgerald - *France has the only two things toward which we drift as we grow older – intelligence and good manners.*

Si je devais nommer le défaut le plus évident des Français, je dirais – la mesquinerie (la servilité chez les Russes, la lourdeur chez les Allemands) ; elle est à la source aussi bien du mépris pour le faible que de l'indignation contre les forts. *Le peuple français est un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient, tantôt féroce révolté* – G.de Maupassant – il eut beau gagner en esprit et en civilité, la mesquinerie continue d'y percer.

Dans tous les pays, la fortune pécuniaire est le premier critère, pour classer un homme. Le Français, étant très cachottier dans ce domaine, est obsédé par la multi-séculaire dichotomie entre la gauche et la droite ; tous les hommes, du concierge aux Académiciens, portent l'une de ces deux étiquettes indéfinissables. Les lyriques contre les

cyniques ? La justice possible contre la liberté nécessaire ? Le discours contre l'action ? Non, la justice de la répartition, solidaire, désormais, en pratique, de la liberté de la production ! Le sentiment et la raison au service du lucre.

Tous les Français se divisent entre la gauche et la droite, donc entre l'indignation et le mépris, entre le bruit ou la morgue. *Il est des temps, où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux* – Chateaubriand. Quand tu tomberas sur ton propre nom sur ces listes d'attente, tu retrouveras de l'humilité. Le mépris ne devrait pas porter de noms : *Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments* - A.Rivarol - il doit s'adresser à une forêt anonyme. Tout arbre, c'est-à-dire un homme, alimenté de sa propre sève, mérite une unification compatissante ou fraternelle.

Indignez-vous ! ou *Méprisez-les !* sont deux slogans français qui désignent, verbalement et psychologiquement, la Gauche ou la Droite, qui, autrement, seraient indistinguables, factuellement et honnêtement.

Jadis, on disait de la France : *Le patriotisme des pauvres, c'est le sentiment du devoir. Celui des riches - la prétention d'un droit* – J.Michelet. Aujourd'hui, les premiers ne songent qu'au pouvoir d'acheter, et les seconds – au pouvoir de vendre.

L'actualité, le mélodrame, la banalité envahirent Paris, qui fut jadis, pour Hugo, *fantastique, tragique, sublime*... Le genre est toujours le même, mais l'espèce...

En Europe, il n'y a qu'un seul État-Providence – la France, dépassant même la Scandinavie en degré d'égalités. Ceux qui ont des canines saillantes et des comptes en banque débordants disent : *La France a toujours cru que l'égalité consistait à trancher ce qui dépasse* - Cocteau. La France est fille de ses égalités.

Sous quel masque se présente la religion ? - le mensonge des hiérarques, la bêtise des grenouilles du bénitier, le mythe du poète. Le mérite de la laïcité française est d'être courtois avec le premier aspect, de se moquer du deuxième et de sacraliser le troisième, tandis que chez les autres, où le religieux se mélange d'avec le politique, les deux premiers dominant lamentablement.

Le champ européen reçut la bonne graine, dont l'Anglais sera l'économiste, le Français - le politicien, l'Allemand - l'idéologue ; pour en assurer la sécurité et la longévité, il lui fallut l'épouvantail russe.

Ce n'est plus à coups d'ailes qu'avance l'Europe, mais par adaptation des roues dentées, par le calcul et l'algorithme. *La France et l'Allemagne sont les deux ailes de l'Occident. Qui brise l'une empêche l'autre de voler* – R.Rolland. Les brisures ne sont plus que des bugs qui n'empêchent pas la marche sur terre. Le ciel n'attire pas les marchant(d)s.

Déjà Balzac disait que le littéraire français ne fabriquait plus que des produits ; la robotisation intellectuelle prit la forme définitive de journalisme, datant de l'affaire de Calas ([Voltaire](#)), culminant avec

l'affaire Dreyfus (Zola) et se généralisant, aujourd'hui, avec le culte du fait divers.

Peu de points communs entre les conservateurs britanniques et français ; ce qui les distingue, ce sont des choses à conserver : pour les premiers – les avantages sociétaux qu'ils ont, les seconds - les avantages d'éducation qu'ils avaient.

Dans le monde entier, le nivellement par le bas est, aujourd'hui, la tendance générale. Seul en France, le nivellement par le haut, c'est-à-dire l'accord entre l'aristocratie et la démocratie, entre la pensée et le sentiment, se laissent encore remarquer.

La modernité : les vieux remâchent leur nostalgie sans rêves ; les jeunes n'ont d'appétit que pour le présent insipide. *La France sera sauvée quand les vieux regarderont en avant et quand les jeunes regarderont en arrière* – Hugo – la consolation mélancolique ou l'étonnement nostalgique.

Dans sa maison, le Russe se réfugie dans la cuisine, pour y bavarder en toute liberté ; l'Allemand chérira l'atelier, pour y déployer ses dons d'artisan ; le Français se prélassera au salon, pour exhiber son éloquence.

L'Allemagne s'appuie sur sa *posture* économique ; la Russie n'affiche que sa *position* idéologique ; la France adopte une *pose* démocratique. *La démocratie est une pose* – Valéry. Réaliste, nihiliste, artiste.

La France n'est grande que lorsque ses désirs sont grands. La mesquinerie universelle, qui envahit, aujourd'hui, toutes les latitudes, est le premier obstacle pour la grandeur française. *Il est plus facile d'élever au plus haut degré de puissance une nation barbare que de tirer de la médiocrité une nation policée* – D.Diderot.

Le Bien, le Beau, le Vrai sont des dons, divins mais personnels ; ils émettent des prières, des chants, des inventions, qui troublent l'homme. La liberté, l'égalité, la fraternité, ce sont des idoles collectives, n'amenant que la loi et rassurant l'homme.

En France, on veut charger l'esprit de l'intellectuel d'une *mission* auprès de la collectivité ; lui dont l'âme, inspirée, devrait viser surtout des *émissions*, artistiques et solitaires. L'intellectuel devrait remédier à l'agonie de la culture, cette extinction des âmes.

La démocratie française a deux atouts majeurs – la protection maximale des faibles et le maintien implicite de l'aristocratie d'esprit. Ailleurs, elle se réduit à l'égalité des chances et aux droits du contribuable.

La liberté est une maîtresse du Français, qui continue de le charmer et de le séduire, tandis qu'ailleurs on lui reconnaît sa fertilité, son utilité et ses réussites dans le métier de procréation et de gardiennage des foyers.

Index des Auteurs

Abélard**	Expression errc	83,100,104-106,**	Expres	Freud S.	VIII,58
**	erronée	**,**	Expres	de Gaulle Ch.	XV,
Akhmatova A.	79	erronée **,			XVI,109,0
d'Alembert	78	** Expression erronée **		Gibran Kh.	71
Amiel H.F.	XVI,50,	Chestov L.	49	Glucksmann A.	**
86,91,**	Expression erronée	Chomsky N.**	Expres	Expression erronée **	
Aragon L.	35,104	erronée **		Goethe J.W.	49,102
Artaud A.	77	Chopin F.	58	van Gogh V.	77
Bach J.S.	XVI	Cioran E.	I,III,IV,	Gogol N.	78,103
Bakounine M.	49	XVI,37,41,43,51,60,		Grass G.	45
Balzac H.61,90,**	Expres	64,79,88,**	Expression errc	Guitry S.	60,77
erronée **	**,**	Expression erronée **		Hegel G.	XIX,58,
Barney N.	79	Cocteau J.**	Expression errc		77,95
Baudelaire Ch.43,**	Expres**	n		Heidegger M.	24,61,
erronée **		Corneille P.	54		66-68
Beethoven L.	XVI	Custine A.	V,104	Heine H.	61,74,
Benjamin W.	45	Debray R.	VI,XIV,	105,**	Expression
Berdiaev N.	49,75,	XVI,XVII,XVIII,54,		erronée **	
84,101		60,61,65,102		Hemingway E.	III,51,
Bergson H.	93,95	Debussy C.	50,89		79
Bernanos G.	XVIII,75,	Deguy M.	45	Héraclite	36
107		Delacroix E.	75	Hermlin S.	45
St Bernard**	Expres	Deleuze G.	73	Herzen A.	39
erronée **		Descartes R.	25,63,	Hesse H.	72
Blok A.	104		93,95	Hippius Z.	99
Bloy L.	41	Diderot D.63,**	Expres	Hölderlin F.	48,66,
Boccace G.	48	erronée **			69,76,83
Boehme J.	IV	Dostoïevsky F.	23,49,	Houellebecq M.	45,
Borgès J.**	Expression errc	58,64,73,75,81,84,		46,**	Expression
**		88		erronée **	
Boulgakov M.	47	Druon M.**	Expression errc	Hugo V.	1,XVII,XVIII,
Byron G.	52,X,60,	**		43,57,90,92,102,105,	
102,**	Expression erronée **	Du Bellay J.	X,51	106,**	Expression
Casanova G.	I	Dumas A.	52,92,	erronée **, **	Expression
Celan P.	VIII,XIV,		102	erronée **,**	**,**
67,79		Eckhart Me	24	Expression erronée **	
Céline F.	46,54,84	Faulkner W.42,**	Expres	Husserl E.	77
Cervantès M.	XI,48	erronée **		Ivanov V.	48
Chamfort N.	I,105,	Fitzgerald S.79,**	Expres	Jabès E.	III
**	Expression erronée **	erronée **		Jankelevitch V.	28
Char R.	53	Flaubert G.	48,52	Jésus **	Expression
Chateaubriand F.-R.		Foucault M.	59,77	erronée **	
XVIII,41,43,50,53,		France A.	47,75	Jonas H.	45

Joubert J.	I,XVI, XIX,49,50,98	Mill S.	51	Racine J.	54
Joukovsky V.	78	Minc A. ** Expression erronée		Ravel M.	53
Joyce J.	42	Modigliani A.	51,79	Renan E.	91
Juvénal	49	Molière J.B.	60,93	Renard J.	III
Kant E.	46,65, 68,88	Montaigne M.	I,X, XIV,48,60,65,77, 80,92,98	Richelieu A.	104
Karr A.	92	Montesquieu	83,90,	Rilke R.M.	I,VIII, 34,48,51,66,69,79, ** Expression erronée **
Keats J.	44	Morgenstern Ch.	87	Rimbaud A.	36
Kessel J. ** Expression erronée **		Musset A.	36,102	Rivarol A.	** Expression erronée **
Kierkegaard S.	22	Nabokov V.	I,39, 49,52,62	Rolland R.	** Expression erronée **
Kleist H.	78	Napoléon	60,82, 100,102,105,106-109, 0, ** Expression erronée **	Ronsard P.	52,92
Kojève A.	58	Nietzsche F.	VIII,IX, XIII,XIV,29,41,47, 52,58-61,66,70, 75-77,80,82,85,95	Rousseau J.-J.	36,44, 47,84,93
Kropotkine P.	49	Nin A.	79	Sainte-Beuve Ch.	55
Kundera M.	XVII	Onfray M.	45	Sartre J.-P.	23,95
Lacordaire H.	92	d'Ormesson J.	93,94	Schiller F.	23,54
Lammenais F.	47	Ortega y Gasset	61	Schopenhauer A.	41
Lao Tseu	68	Ovide	39	Schubart W.	69,79
La Rochefoucauld F.	I, XII	Parménide	36	Ségur S.	III
Leibniz W.	51	Pascal B.	22,53,69, 80,92	Sénèque	** Expression erronée **
Leopardi G.	38,52,60, 72, ** Expression erronée **	Pasternak B.	34,48	Servan-Sch. J.-L.	** Expression erronée **
Lermontov M.	102	Pavlov I.	81	Shakespeare W.	X, XIV,49,50,54,82
Lévy B.H. ** Expression erronée **		Pétrarque	48,51	Socrate	29,49,74
Lichtenberg G.	49	Picasso P.	51	Soljénitsyne A.	** Expression erronée **
Lucien	49	Platon	68, ** Expression erronée **	Sollers Ph.	60,77, ** Expression erronée **
Machado A.	45,51, 52,104,107	Pouchkine A.	VIII,IX, 41,47-49,52,60,70, 77,87,102,103,106, ** Expression erronée **, ** Expression erronée **, Expression erronée **	Steiner G.	I,VIII, ** Expression erronée **
Mahler G.	88	Proust M.	42,46, 54,58,66,77,84, 89,93	Stendhal	XVIII,43, 83,102,105
de Maistre J.	44,52	Publilius S.	22	Suarès A.	103
Makine A. ** Expression erronée **		Rabelais F.	44	Suétone	64
Mallarmé S.	44,52, ** Expression erronée **			Swift J.	77
Malraux A.	101			Talleyrand Ch.M.	100
Mandelstam O.	100			le Tasse	77
Mansart	53				
Marivaux	60,93				
Marx K.	58,87				
Maupassant G. ** Expression erronée **					
Mauriac F.	XIX				
Méréjovsky D.	65				
Michelet J.	101, ** Expression erronée **				

Tchaadaev P.	I,76			de Vinci L.	51
Tchékhov A.	XIV,42,	Tsvétaeva M.	24,35,	Voltaire A.	41,47,
	54,87		48,65,79,82		50,53,60,80,92,93,
Tesson S.	XII,46,**	Expres	Unamuno M.	21,51	99,** Expression
erronée **		Valéry P.	I,IX,34,	erronée **, ** Expression	
Thibon G.	60		36,41,43,48,49,59,	erronée **, **	
Tiouttchev F.	47		60,60,62,66,69,73,	Expression erronée **	
Tocqueville A.	100,103		82,88,92,98,106,**	Expres	Wagner R.
Tolstoï L.	XV,XV,		erronée **,		Weil S.
XVI,47,49,50,75,**	Expres	** Expression erronée **			Wilde O.
erronée **,		Vauvenargues L.	62		Wittgenstein L.
** Expression erronée **		Verlaine P.	36		
Tourgueniev I.	XV,50,	Vico G.	27		Zola É.
	51,71,91	Vigier J.-L.	VII		** Expression
Troyat H.	** Expression	errc	de Vigny A.	89	erronée **

Sommaire

Introduction	<i>I</i>
La Langue	<i>21</i>
L'Art	<i>41</i>
L'Esprit	<i>57</i>
L'Histoire	<i>97</i>
La Modernité	<i>0</i>
Index des Auteurs	<i>14</i>

C'est la part d'inconnu qui rend un objet aimable. Le meilleur amour s'adresse aux attraits cachés. Je ne regrette pas de ne pas être né en France ; trop de clarté et de certitude donnerait à mes aveux affectueux le méchant goût d'évidence. Je tiens à mes obscurs balbutiements et interjections, pour ne pas céder à la transparence et la précision du verbe. *Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire que je te choisis, France* – Hugo.

Mes mots portent les stigmates de leur première croix, plantée en Russie, au temps de ma jeunesse. J'ai beau traiter les écorchures françaises, les organes déficients ajoutent à la bile - de l'encre trouble. Il paraît que le mot est français, s'il est clair ; or, le mot n'acquiert sa russitude que s'il renonce à ses attaches visibles.

